

PARIS | 5 rue de Saintonge, 75003
LISBONNE | Rua Victor Cordon, no 21
Santa Maria Maior, 1200-482

FERMÍN AGUAYO

GUILLAUME BARTH

MICHAEL BIBERSTEIN

MIGUEL BRANCO

ROGER BISSIERE

JEAN DUBUFFET

ANTOINE GRUMBACH

YANG JIECHANG

DANI KARAVAN

EVI KELLER

RUI MOREIRA

JEAN-PAUL PHILIPPE

PAUL REBEYROLLE

HANS REICHEL

HANNS SCHIMANSKY

SUSUMU SHINGU

NICOLAS DE STAËL

MARK TOBEY

MARIA ANA VASCO COSTA

MARIA HELENA VIEIRA DA SILVA

ZARINA

ANTONELLA ZAZZERA



Les artistes sont des chercheurs qui décèlent avant nous ce qu'il y a dans les tréfonds de notre époque. Chacun à leur manière nous font entrevoir le monde d'aujourd'hui, de demain, mais aussi celui d'hier.

Véronique Jaeger

interview de Guy Boyer pour *Connaissance des arts*, 2015

GALERIE JEANNE BUCHER JAEGER

depuis 1925



Exposition Evi Keller, *Origines*, Galerie Jeanne Bucher Jaeger, Paris, Marais, 2024-2025 © Evi Keller, Courtesy Jeanne Bucher Jaeger, Paris-Lisbonne

La galerie Jeanne Bucher Jaeger est l'une des rares galeries internationales à travailler avec des artistes du XXI^e siècle après avoir traversé le champ de l'Art du XX^e siècle avec une liste d'artistes et un fonds d'oeuvres montrant sa longévité de 100 ans.

Fondée par Jeanne Bucher en 1925, la galerie est reconnue comme une institution européenne ayant exposé les grands artistes du XX^e siècle. Jeanne Bucher expose initialement les avant-gardistes surréalistes, cubistes et abstraits d'avant-guerre (Bauchant, Ernst, Giacometti, Kandinsky, Léger, Masson, Miró, Picasso, Staël, Tanguy, Vieira da Silva...). Jean-François Jaeger prend la suite dès 1947 et expose les grands abstraits européens d'après-guerre (Staël, Vieira da Silva, Bissière, Tobey, Dubuffet, Jorn...), les nouveaux peintres figuratifs et réalistes des années 70 (Gérard Fromanger, Dado, Fred Deux...), les sculpteurs urbains et environnementaux des années 80 (Dani Karavan, Jean-Paul Philippe, Jean-Pierre Raynaud...).

Depuis 2004, Véronique Jaeger, désormais Présidente Directrice Générale, assure la promotion des artistes auxquels l'histoire de la galerie est liée depuis l'origine tels que André Bauchant, Vieira da Silva, Arpad Szenes, Nicolas de Staël, Hans Reichel, Roger Bissière, Mark Tobey, Jean Dubuffet, Fermín Aguayo, conçoit des expositions monographiques ou thématiques pour des musées internationaux par des prêts d'oeuvres provenant du fonds de la galerie ou de collections privées constituées à travers le temps, poursuit et développe de nouvelles collaborations avec des artistes contemporains tels que Guillaume Barth, Michael Biberstein, Miguel Branco, Antoine Grumbach, Zarina, Dani Karavan, Evi Keller, Rui Moreira, Jean-Paul Philippe, Hanns Schimansky, Susumu Shingu, Yang Jiechang, Maria Ana Vasco Costa, Antonella Zazzera...

La galerie JEANNE BUCHER JAEGER dispose également d'un espace de présentation de ses artistes à Lisbonne, ouvert sur rendez-vous.



Exposition collective, Palacete Jeanne Bucher Jaeger, Lisbonne, Portugal, 2022 © Ricardo Oliveira Alves, Courtesy Jeanne Bucher Jaeger, Paris-Lisbonne



Exposition collective *Quinte-Essence*, 2015, Galerie Jeanne Bucher Jaeger, Paris, St Germain, © Jean-Louis Losi, Courtesy Galerie Jeanne Bucher Jaeger, Paris-Lisbonne



Exposition collective *Expansion - Résonnance*, 2008, Inauguration de l'Espace Marais, Galerie Jeanne Bucher Jaeger, Paris © Jean-Louis Losi, Courtesy Galerie Jeanne Bucher Jaeger, Paris-Lisbonne

FERMÍN AGUAYO

1926 -1977



1. *Le Peintre*, 1968
Huile sur toile, 195 × 130 cm
© Jean-Louis Losi, Courtesy Jeanne Bucher Jaeger, Paris-Lisbonne

2. *Infante Margarita en rose*, 1960-1961,
Huile sur toile, 195 × 130 cm
© D. Bordes, Courtesy Jeanne Bucher Jaeger, Paris-Lisbonne

Aguayo est à la peinture ce que Giacometti a réussi en sculpture.

Christian Zervos

Fermín Aguayo est l'un des peintres espagnols les plus remarquables de la seconde moitié du XXe siècle. Né dans un village de la vieille Castille en 1926, il fait très tôt l'expérience douloureuse de la guerre civile espagnole. En 1936, son village natal tombe en effet aux mains des franquistes, son père et deux de ses frères sont assassinés alors que Fermín et sa mère parviennent à s'enfuir. C'est le début d'un cheminement sur les routes d'Espagne avec une famille de bohémien qui gagnent leur vie en faisant le portrait des villageois. Leur virtuosité fascine alors Fermín qui s'en inspire et peint ses premiers tableaux en 1945, utilisant toujours de l'huile de noix, la moins onéreuse, qui a la particularité de sécher très lentement et de foncer les couleurs. Autodidacte et discret, Aguayo trouve progressivement sa place dans les milieux culturels et artistiques les plus avancés de Saragosse, développant un univers plastique aux antipodes de l'esthétique conservatrice. En 1948, il participe à la première exposition du groupe Pórtico, le premier collectif espagnol adoptant l'abstraction comme forme d'expression, à une époque où l'académisme et certains «expressionnismes» constituent la tendance dominante dans le panorama artistique de la péninsule.



Les recherches d'Aguayo au sein du groupe, avec lequel il participe à différentes expositions à travers l'Espagne, le conduisent à expérimenter diverses formulations abstraites, avec lesquelles il remporte de nombreux succès mais suscite également d'acérés critiques. Après la dissolution du Groupe Pórtico, Aguayo décide de s'installer à Paris en 1952, fuyant l'atmosphère artistique étouffante de Saragosse. Commence alors une aventure bien plus âpre, où il reprend ses recherches picturales en solitaire avec le seul soutien de la galerie Jeanne-Bucher, de sa femme et de quelques amis : c'est l'époque de

Exposition personnelle *Présence habitée - Présence réfléchie*, Fermín Aguayo, 2012, Jeanne Bucher Jaeger, Paris, Marais © Hervé Abbadié, Courtesy Jeanne Bucher Jaeger, Paris-Lisbonne

ces compositions abstraites morcelées au couteau, en perspectives plongeantes et centrées, dans les tonalités sourdes des terres arides de Castille. La peinture d'Aguayo revêt une fluidité nouvelle, une transparence laissant entrevoir une vibrante intériorité.

Les années 60 sont marquées par un retour à la figuration, années fertiles à l'origine de tableaux essentiels. Aguayo s'est tourné vers les grands maîtres de la peinture à travers les siècles (Vélazquez, Rembrandt, Titien, Tintoret, Ribera, Goya, Manet et Van Gogh), auxquels il s'apparente dans son passage de peintre abstrait à peintre de la réalité, dans le sens d'une présence ressentie en profondeur, d'une transformation de la matière en quelque chose de vivant, ainsi qu'il le dira lui-même.



Exposition personnelle *Présence habitée - Présence réfléchie*, Fermin Aguayo, 2012, Jeanne Bucher Jaeger - Espace Marais © Hervé Abbadie, Courtesy Jeanne Bucher Jaeger, Paris-Lisbonne

C'est l'époque des « paysages » castillans, d'où émane l'intense chaleur de l'Espagne. Le peintre fait alors retour sur sa trajectoire, affirmant : *Toute ma période abstraite est une réflexion sur le fait de peindre et c'est à partir de là que j'ai construit une figuration afin d'introduire pour celui qui regardera le tableau une relation directe entre le monde réel et la peinture. Plus la figuration est crédible, plus la peinture est pure...* Loin des modèles contemporains offerts par Picasso, Balthus ou Hélion, il est plus éloigné encore des approches du réel défendues par le Pop Art ou les Nouveaux Réalistes, qui lui sont radicalement opposées. Il se pose non pas comme un peintre figuratif et descriptif mais comme un peintre de la perception et de la présence.

Au fil du temps, il noue des relations avec d'autres artistes et critiques établis à Paris. Dans cette ville, son travail commence à être régulièrement exposé, tout comme dans d'autres villes européennes et à New York. Cependant, Aguayo reste toujours à l'écart de toute mode et montre son affection pour son pays natal et pour les grands maîtres de la peinture universelle, qui hantent nombre de ses œuvres.

Fermin Aguayo est brutalement emporté en 1977 ; il laisse une œuvre virtuose et habitée par une profonde et troublante humanité. *Les Nocturnes*, thèmes récurrents, voire obsédants, de ses dernières années, semblent exprimer sa vision de la vie et de la mort, dans un langage particulièrement codé. Au fil des tableaux, dans l'obscurité de la nuit, les humains sont devenus des ombres dont les formes empruntent leur matérialité au baroque, référence d'un artiste à ses glorieux aînés comme Zurbaran ou Vélasquez.

Une douzaine d'expositions lui seront consacrées à la galerie qui le soutient également au sein d'institutions internationales. L'artiste fait aujourd'hui partie des collections du Musée Reina Sofia, du Museo Patio Herreriano, du Musée Fabre (Montpellier), du Musée Cantini (Marseille), du Musée des Beaux-Arts de Dijon, du CNAP, de la Fondation Planque, etc...

La dernière rétrospective majeure en date a été organisée par le Musée Reina Sofia en 2005 et par la galerie en 2017.



Exposition personnelle *Hommage à Aguayo*, 2017, Jeanne Bucher Jaeger, Paris, Saint Germain © Jean-Louis Losi, Courtesy Jeanne Bucher Jaeger, Paris-Lisbonne



Velasquez, 1792, Huile sur toile, 108 x 77 cm © D. Bordes, Courtesy Jeanne Bucher Jaeger, Paris-Lisbonne

GUILLAUME BARTH

1985



Elina, 2015, photographie de la sculpture en sel et eau, 300 cm de diamètre, Bolivie
© Guillaume Barth - *Elina* est une planète imaginaire conçue à partir de briques de sel selon des techniques artisanales des indiens Ayamaras, peuple de Bolivie, au nord du grand désert de sel. Guillaume Barth y a passé 3 mois pour réaliser son projet, se déployant en une sculpture éphémère (*Elina*).



La récolte des fleurs, 2018, photographie argentique, désert de Khorasan, Iran
© Guillaume Barth - Le projet *Crocus Sativus, Fleur du bonheur* a bénéficié du soutien du fond [N.A!] Project.

« Observateur, flâneur, philosophe, appelez-le comme vous voudrez ; mais vous serez certainement amené, pour caractériser cet artiste, à le gratifier d'une épithète que vous ne sauriez appliquer au peintre des choses éternelles, ou du moins plus durables, des choses héroïques ou religieuses. Quelquefois il est poète ; plus souvent il se rapproche du romancier ou du moraliste ; il est le peintre de la circonstance et de tout ce qu'elle suggère d'éternel »

Par ces mots, publiés dans un quotidien en 1863, Baudelaire dressait le portrait du peintre de la vie moderne.

70 ans plus tard, ce flâneur flâne toujours, cette fois raconté par Walter Benjamin, dans *L'Europe fragile de l'entre-deux guerres*. C'était il y a presque un siècle, les flâneurs ont continué de flâner, non pas seulement dans une Europe fragilisée mais aussi bien au-delà, dans un monde devenu accessible y compris dans ses confins les plus reculés. Guillaume Barth s'inscrit dans cette lignée de flâneurs.

Des déserts de sel de Bolivie aux peuples des rennes de Mongolie, du Québec au Sénégal en passant par l'Iran, Guillaume Barth poursuit une trajectoire peu ordinaire, qui décourage une lecture « classique » du parcours du jeune artiste - école / diplôme / résidence / exposition / publication... - car ce parcours vient s'entrecouper de moments mystérieux, plus proches de l'anthropologie que de la pratique artistique.

Ces moments gardés secrets par l'artiste viennent nourrir une démarche, qui regarde volontiers du côté du spirituel tout en s'incarnant dans des matériaux simples qui incluent aussi une dimension de fragilité en invitant aussi le sel, des arbres vivants ou encore des pièces de tissus. (...)

Estelle Pietrzyk, directrice du MAMCS Strasbourg, extrait de la présentation de *l'Axis Mundi*, siège de la chaîne ARTE 2018.



Guillaume Barth est né en 1985 à Colmar, il vit et travaille entre Sélestat en Alsace et Amatlán de Quetzalcoatl au Mexique. Il est diplômé du Studio National des Arts contemporains du Fresnoy en 2021, diplômé de l'option Art de l'École Supérieure des Arts Décoratifs de Strasbourg en 2012. Il est lauréat du prix de la fondation Martel Catala pour le projet de livre de la *Nouvelle forêt* en 2023, lauréat du prix Talents Contemporains de la Fondation François Schneider à Wattwiller (FR) en 2019, lauréat du prix de la Fondation Bullukian à Lyon (FR) en 2017, ainsi que du prix Théophile Schuler (FR) en 2015. Il a participé au 61ème Salon de Montrouge à Paris (FR) en 2016.

Crocus Sativus, 2018, désert de Khorasan, Iran © Guillaume Barth

Ses œuvres ont été présentées dans différents pays, en Europe, mais aussi en Iran, au Canada, en Chine et récemment au Mexique.

Du 26 avril au 28 juin 2025, La galerie est heureuse de lui consacrer une première exposition intitulée *Elina 2015-2025, la promesse aux Aymaras*, célébrant les 10 ans de sa sculpture éphémère *Elina* sur le grand désert de sel de Bolivie, *le Salar de Uyuni*.

Il y a plus de 10 ans, la communauté Aymaras du village de Tahua attenante au désert de salar de Uyuni en Bolivie a prêté à l'artiste Guillaume Barth un morceau de son territoire pour qu'il puisse y réaliser un rêve. La sculpture *Elina* a été imaginée comme un soin, ou l'invisible devient visible et permet de rétablir un équilibre entre des polarités contraires.

Elle raconte l'histoire des cycles de la vie, évoque les mythes de la création mais surtout elle a été conçue comme une attention, «planète sur la planète pour la planète» et les êtres qui l'habitent.

Pour honorer la promesse faite à la communauté de Tahua, un voyage est organisé en mars 2025, soit dix ans après l'apparition d'*Elina* pour lui offrir la publication traduite dans la langue native Aymara et partager le secret de la sculpture.

«La réactivation du projet en 2025 est portée et soutenue grâce à la galerie Jeanne Bucher Jaeger de Paris afin de transmettre son message universel. Aujourd'hui et plus que jamais, le grand désert de sel bolivien est pris dans des enjeux paradoxaux : lieu de biodiversité et d'écosystèmes remarquables et lieu d'extraction et d'exploitation à des fins économiques du lithium, le salar étant la première réserve mondiale. L'extraction du lithium a pour effet de détériorer le paysage et de réduire considérablement les réserves d'eau vitales des populations qui y vivent avec la culture locale de quinoa, de chia et d'amarante qui sont des graines d'avenir avec un modèle agricole durable. Puisse la notion de soin et de guérison initialement invoquée dans la sculpture, participer à l'éveil des consciences et à la protection des territoires sacrés de notre planète Terre.

Guillaume Barth participera à la prochaine édition de la ***Biennale d'Issy***, du 17 septembre au 9 novembre 2025 à Issy-les-Moulineaux, et de ***Chaumont-photo-sur-Loire***, du 23 novembre 2025 au 22 février 2026 au Domaine de Chaumont-sur-Loire.

Mes idées se construisent depuis des lieux différents, ont des formes originales qui semblent s'éloigner les unes des autres, mais à y regarder de plus près, leur part d'invisibilité se recouvre dans un même ensemble. Depuis une petite décennie, les lignes de forces formelles et sémantiques qui émergent de mes sculptures, formes simples et formes de la nature, motifs de la sphère, du cycle et de l'ouverture, phénomène d'absorption et de réflexion visuelle, exploration géographique, fictions réalisées, récits transculturels, inscription dans les paysages, apparition et disparition, floraison et enracinement tentent de faire sens à travers une approche aussi sensible, réflexive qu'artefactuelle. Elle se caractérise, avant tout geste, par une capacité attentionnelle aux éléments du monde Vivant.

Guillaume Barth, 2023



«A», alpha première lettre de l'alphabet de fleur, 2022, impression jet d'encre sur papier 30cm x 30cm, édition 10 exemplaires © Guillaume Barth



Guillaume Barth, *Elina 2015-2025, la promesse aux Aymaras*, 2025, Galerie Jeanne Bucher Jaeger, Paris, Marais © Hervé Abbadié, Courtesy Jeanne Bucher Jaeger, Paris-Lisbonne

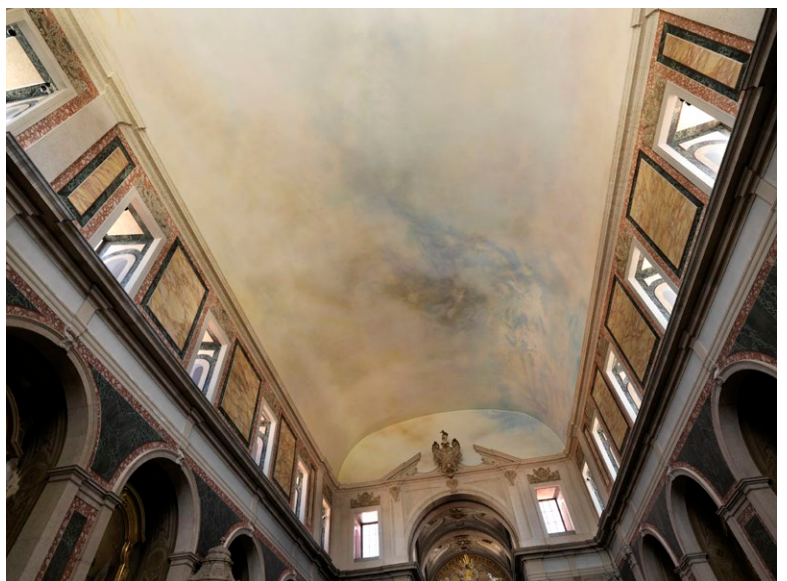
MICHAEL BIBERSTEIN

1948 - 2013



HH Accelerator, 2002.
Acrylique sur toile, 190 x 480 cm
© Georges Poncet
Courtesy Jeanne Bucher Jaeger, Paris-Lisbonne

L'œuvre de Michael Biberstein, suisse-américain, portugais d'adoption, établit un pont rare entre le travail conceptuel du début, hérité de la philosophie analytique des années 70 et, à partir des années 80, d'une réflexion profonde sur le Paysage. Etudiant en Histoire de l'Art à Philadelphie, où il suit les cours de David Sylvester au milieu des années 60, Michael Biberstein débute son œuvre en autodidacte par un processus de déconstruction de la peinture, puis, à partir des années 80, alors qu'il vit au Portugal, à Sintra puis en Alentejo, il trouve l'atmosphère propice à sa pratique de la peinture, se référant à la grande tradition picturale chinoise : « *leurs paysages sont les plus avancés pour atteindre la grande quiétude et le calme intérieur alors que l'art occidental excelle plutôt dans le dynamisme. Cela m'intéresse d'explorer toutes ces possibilités* » disait l'artiste. Ses paysages, véritables vibrations d'espace, respirations chromatiques et résonances du silence, évoquent tout autant les paysages de Vernet, Friedrich, Turner, Monet, Cézanne et Rothko que les paysages chinois de la dynastie Song. **Ses innombrables ciels et paysages méditatifs conduirent l'artiste vers la conception du plafond de l'Eglise Santa Isabel (1742), à Lisbonne, auquel il dédia près de quatre années de sa vie. Inachevée lors du décès soudain de l'artiste en 2013, la décision de donner vie à cette œuvre majeure se fit avec le concours appuyé de la galerie. *Le Ciel de Michael* fut ainsi inauguré en 2016 par le Cardinal de Lisbonne. En 2020, la restauration de l'église Santa Isabel a remporté le prix Maria Tereza et Vasco Vilalva. Le Palais Royal de Caserte (Campanie, Italie) consacre une exposition personnelle importante à Michael Biberstein, *Beyond*, en 2023. Comme le souligne la commissaire Marina Guida dans le texte critique accompagnant l'exposition : « le processus créatif de Michael Biberstein est fondé sur la soustraction d'ornements visuels, par un travail minutieux de réduction à l'essentiel, qu'il soit iconique ou mental. L'artiste choisit de soustraire plutôt que d'ajouter.**



Un Ciel pour Michael Biberstein, Église Santa Isabel, Lisbonne, Portugal, vue du plafond de l'Eglise lors de l'inauguration, 2016 © Georges Poncet, Courtesy Jeanne Bucher Jaeger, Paris, Lisbonne

Il soustrait, dans ses œuvres, la recherche de la forme, la hachure, le contour, il soustrait la figure, la narration. Nous sommes face à une peinture radicale à la matrice analytique, qui se révèle lentement, en se voilant, rappelant le caractère mystique et méditatif de la peinture Sumi ».

Beyond est une invitation à franchir un seuil pour imaginer ce qui pourrait être là un instant après l'éclaircissement progressif des couleurs jusqu'à la dimension de l'invisible. Les clés de lecture sont nombreuses, autant que les couches picturales qui se superposent et s'étendent sur les toiles, pour créer des scénarios à mi-chemin entre un sentiment méditatif et un effort d'imagination qui prend forme dans l'œil, pour se frayer un chemin dans l'esprit et le dépasser. La majesté et l'éclectisme du lieu d'exposition, où convergent les références aux disciplines sapientielles de tous les temps (alchimie, théosophie, astronomie, botanique...), est au cœur du projet d'exposition, invitant le visiteur à un cheminement initiatique. *Beyond* est un hommage à l'âme la plus secrète du Palais Royal de Caserte, un extraordinaire symbole de beauté et de sagesse, une exhortation à un voyage dans les paysages de l'esprit, pour être capable de voir au-delà du visible.

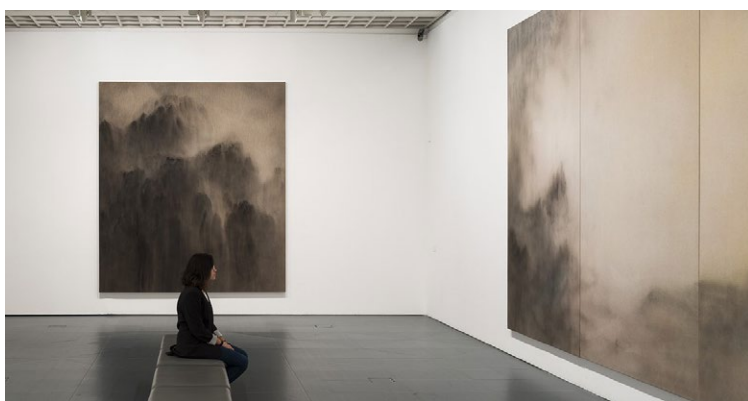
L'artiste est présenté au Musée d'art contemporain de Lisbonne, au sein de l'exposition *III III IV V – five decades of ar.co* en 2023. En 2005, Michael Biberstein rejoint la galerie qui lui consacre plusieurs expositions monographiques dont la dernière, *SEEING*, en 2020, après l'importante rétrospective dédiée à Michael Biberstein par Culturgest Lisbonne en 2018.



Portrait de Michael Biberstein dans son atelier © Droits réservés, Courtesy Jeanne Bucher Jaeger, Paris-Lisbonne



Exposition *SEEING*, Michael Biberstein, 2020, Galerie Jeanne Bucher Jaeger, Paris © Hervé Abbadié, Courtesy Jeanne Bucher Jaeger, Paris-Lisbonne



Exposition *Michael Biberstein*, 2018, Culturgest, Lisbonne, Portugal © Culturgest

La même année, la galerie présentait l'exposition **TOBEY BIBERSTEIN Ecritures contemplatives**, faisant dialoguer les œuvres sur papier de Mark Tobey et Michael Biberstein, tous deux profondément empreints de méditation, grands mélomanes, puisant initialement la source de leur art dans la tradition culturelle de l'occident, mais portés par la mystique orientale et habités par l'écriture d'une réalité spirituelle. Michael Biberstein, passionné d'astrophysique, nommait ses peintures des « machines à voir ». Il avait une grande connaissance de l'art paléochrétien et de la peinture baroque, spécialement de Giovanni Battista Tiepolo, fasciné par les architectures sacrées « dépassant le langage et se retrouvant à travers les cultures et les millénaires », suscitant par nature un certain effet physiologique et plongeant l'être au cœur de la métaphysique. *La contemplation d'une œuvre d'art peut conduire à l'apothéose de l'esprit* disait Michael Biberstein. L'exposition *Paysage en apothéose*, en 2016 à la galerie, présentait des œuvres sur papier très peu ou jamais montrées, et fut l'occasion de la parution d'un catalogue consacré à son œuvre dessinée en collaboration avec Nicholas Turner, curator au J. Paul Getty Museum.

Depuis les années 1970, ses œuvres ont été exposées dans le monde entier et font partie des collections de musées prestigieux, notamment : Museo Nacional Centro de Arte Reina Sofía - Madrid, Whitney Museum of American Art - New York, Calouste Gulbenkian Foundation - Lisbonne, Serralves Foundation - Porto, Museu Coleção Berardo - Lisbonne.

ROGER BISSIÈRE

1886 - 1964



Roger Bissière, *Journal - Le Soleil blanc*, 1962, huile sur panneau d'aggloméré, 27 x 24 cm
© Jean-Louis Losi, Courtesy Jeanne Bucher Jaeger, Paris-Lisbonne

Après une enfance passée dans son Lot natal, Roger Bissière abandonne rapidement ses études de droit pour se consacrer à la peinture qu'il a découverte et pratiquée dès l'adolescence ; il fréquente ainsi les l'Ecole des Beaux-Arts à Bordeaux puis à Paris où il emménage en 1910. Après de courts séjours à Londres et Rome, il s'établit définitivement dans la capitale où il se consacre au journalisme en tant que critique d'art, tout en continuant à peindre. Ses premières expositions datent de la période d'avant guerre, mais s'intensifient à partir de 1914, lui permettant de nouer des liens d'amitié avec Lhote, Gris et surtout Braque, sur lequel il écrit la toute première monographie.

Il présente ses œuvres lors des premières expositions de l'avant-garde parisienne, notamment au Salon d'Automne, et devient, après la guerre, un membre clé de la nouvelle École de Paris. A partir de 1921, date de sa première exposition monographique, il présente régulièrement son travail, devient professeur à l'Académie Ranson et se lie avec des artistes comme Mannessier, Le Moal ou Bertholle, développant une expression cubiste dans laquelle la figure humaine n'est jamais absente, bien qu'il s'oriente vers l'abstraction.

Cette orientation résulte à la fois de l'influence du néo-classicisme de Picasso et de ses propres recherches sur la survie du cubisme. Il est alors, en France, un des maîtres incontestés de la nouvelle peinture.

À la veille de la Seconde Guerre mondiale, Bissière fait pourtant le choix de se retirer dans le Lot, à Boissière, et cesse de peindre durant toute la durée de la guerre. Bien que volontairement éloigné des circuits officiels, il n'est cependant jamais absent de la scène artistique, car ses écrits et son œuvre ont acquis un magistère qui font de lui une des figures les plus influentes de l'art de son temps. Il renoue avec les expositions en présentant en 1947, chez Drouin, un ensemble de tapisseries et de peintures récentes. Trois ans plus tard, une lourde opération le contraint à travailler sur des toiles de petits formats : c'est à la galerie Jeanne Bucher, dirigée par son ami Jean-François Jaeger, qu'il décide de montrer ce travail essentiel, à l'origine d'un compagnonnage qui ne cessera plus. Ces « Images sans titre » exposées en 1951 marquent une étape fondamentale aussi bien dans l'histoire de la galerie que dans la carrière du peintre, qui reçoit l'année suivante le Grand



Roger Bissière, *Journal du 27 juillet 63*, 1963, huile sur bois aggloméré, 28 x 36 cm © Jean-Louis Losi, Courtesy Jeanne Bucher Jaeger, Paris-Lisbonne



1) Roger Bissière dans son atelier © D.R, Courtesy Jeanne Bucher Jaeger, Paris-Lisbonne
 2) Vue d'exposition, *Bissière, journal 1962-1964*, Galerie Jeanne Bucher, rue de Seine, 1964 © D.R, Courtesy Jeanne Bucher Jaeger, Paris-Lisbonne

prix national des Arts. Un public enthousiaste découvre alors cette peinture composée de taches colorées, dans les tons mats de la tempera à l'œuf si souvent pratiquée au Moyen-Age. Revenu à la peinture à l'huile en 1954, Bissière bénéficiera d'une douzaine d'expositions monographiques à la galerie. Preuve de son importance sur la scène internationale, il participe en 1955 à la première Documenta. Un nouveau champ d'exploration s'ouvre à lui à la fin des années 50, lorsqu'il réalise, en Suisse, les vitraux des églises de Develier et Cornol. Mais c'est en 1960 qu'il crée son chef-d'œuvre : les vitraux de la cathédrale Saint-Etienne de Metz, qui est la première cathédrale à accueillir en France l'art non figuratif. La dernière présentation du vivant du peintre, en 1964 – quelques jours avant la Biennale de Venise au cours de laquelle il recevra une mention d'honneur – sera « Journal en images », série d'une cinquantaine de petits panneaux d'aggloméré réalisés à la suite du décès de son épouse Mousse.

L'œuvre de Bissière a fait l'objet d'une intense promotion en France et à l'étranger ; Jean-François Jaeger a ainsi placé plus d'une soixantaine de chefs-d'œuvres dans les plus grandes institutions européennes. Exposé dans plusieurs musées du monde entier, son œuvre a aujourd'hui intégré nombre de collections muséales internationales et continue d'être montré, dernièrement au musée de Lodève pour une grande rétrospective à la faveur du 50ème anniversaire de sa disparition. Figure incontournable de l'histoire de l'art, Bissière en constitue un des jalons les plus importants afin de saisir l'évolution esthétique qui marque profondément le XXème siècle, et permet notamment d'en comprendre le mouvement par-delà la rupture de la Seconde Guerre mondiale.



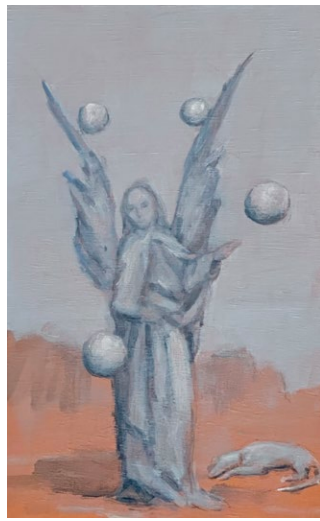
Vue d'exposition, *Roger Bissière (1886-1964), Figure à part*, 2014-2015, Musée de Lodève et Musée des Beaux Arts de Bordeaux, France © F. Deval



Vue d'exposition, *Bissière, la part de l'Autre, Journal en images 1962-1964*, 2023-2024, Musée Granet, Aix-en-Provence, France © Musée Granet / Aix-en-Provence

MIGUEL BRANCO

1963



- 1) *The Temptations of St. Anthony*, 2024, huile sur bois, 26 x 18 cm
- 2) *Untitled*, 2024, huile sur toile, 19,2 x 12 cm
- 3) *Landscape with submarine (After Joachim Patinir)*, 2024, huile sur bois, 14,5 x 31 cm

© D.R., Courtesy Jeanne Bucher Jaeger, Paris-Lisbonne

J'ai toujours été fasciné par les cabinets de curiosités, qui sont, historiquement, une préfiguration des musées. D'autre part, les animaux me fascinent. Mon approche n'est pas naturaliste, et je ne les considère pas non plus comme un prolongement de l'être humain. Ils sont ce que l'on ne pourra jamais être, ce que l'on ne pourra jamais comprendre. L'animal est "l'autre" absolu, une présence cryptée

Miguel Branco

Miguel Branco est l'un des artistes majeurs de la scène artistique portugaise contemporaine. Son œuvre est fondée sur la métamorphose et l'étrangeté comme sur l'image et les mécanismes qu'elle provoque. En empruntant la plupart de ses modèles à l'histoire de l'art, à Georges Stubbs notamment, ou en puisant parmi les illustrations des anciens ouvrages scientifiques telle l'*Histoire naturelle* du comte de Buffon, ses œuvres, peintures, dessins ou sculptures, se prêtent à un nouveau travail d'ordre pictural et plastique. Revendiquant ces emprunts, l'artiste s'en sert d'une manière toute personnelle : il crée ses propres images à partir d'images antérieures, place ses figures animales dans un contexte ou sous un éclairage nouveaux, avec une connaissance et une distance infinies, hypertrophie sa peinture afin de nous faire revoir la grandeur de ses maîtres (Watteau, Chardin, Fragonard, Goya, Velázquez, Bellini, Stubbs, Hogarth, Teniers...). Il nous fait voyager, dans ses sculptures, au cœur de civilisations ou de pays tels que l'Égypte ou l'Inde, créant ainsi une dramaturgie où la sensation de l'œuvre consiste à réincarner une essence à la fois présente et absente, un invisible qui nous dépasse. Dans ses dernières peintures, Miguel Branco se concentre pour la première fois sur des paysages en référence au peintre Joachim Patinir, considéré comme le premier peintre paysagiste de l'histoire de l'art occidental ; ses vues sont souvent des vues en perspective atmosphérique ou aérienne qui intègrent des scènes religieuses.



Qu'elle soit animale, humanoïde, objet, lieu, crâne, scribe, papillon, ou paysage, son œuvre se caractérise par la présence constante d'un dispositif scénique : quelqu'un ou quelque chose d'impalpable en est le protagoniste. Cette utilisation de différentes sources et strates historiques est au cœur du processus de création de l'artiste, comme l'explique le critique d'art portugais Bernardo Pinto de Almeida :

Comme s'il utilisait un scalpel, Branco dissèque et découpe différentes représentations de l'histoire de l'art qu'il déconstruit et réassemble en de nouvelles images hybrides et énigmatiques. Ces images sont méticuleusement (re)construites et (re)créées à travers des reconfigurations successives d'éléments provenant de différentes sources, souvent virtuelles. L'artiste exploite amplement et librement les innombrables outils de création offerts par les nouvelles technologies – collages, agrandissements, réductions, découpes, gommages, ajouts... Ces formes qu'il remanie, réécrit, réinvente manuellement à l'infini donnent naissance à de nouvelles images obtenues grâce à de multiples transformations virtuelles leur ôtant toute notion d'origine et toute trace de l'existence d'une première image.

Miguel Branco étudie la peinture à l'Académie des beaux-arts de Lisbonne. De 1994 à 2018, il dirige le Département de dessin et peinture du Centre d'Art et de Communication Visuelle de Lisbonne, Ar.Co.



Exposition *Black Deer*, Miguel Branco, 2016-17, Musée de la Chasse et de la Nature, Paris, France © Georges Poncet, Courtesy Jeanne Bucher Jaeger, Paris-Lisbonne

Il est représenté dans plusieurs collections publiques et privées en Europe et aux États-Unis. Son travail a été présenté dans des galeries et des institutions publiques telles que la Fundação Calouste Gulbenkian, Lisbonne ; le Museu de Serralves, Porto ; le Watari Museum of Contemporary Art, Tokyo ; le MUDAM, Luxembourg ; la Fundação Carmona e Costa, Lisbonne ; le Museu da Cidade, Lisbonne ; le Schloss Ambras, Innsbruck ; la Galerie Jeanne Bucher Jaeger, Paris-Lisbonne ; Culturgest, Lisbonne ; la Galerie Paule Anglim, San Francisco ; la Galerie P.P.O.W, New York ; Gallery Pedro Cera, Lisbonne ; Museum Van Hedendaagse Kunst, Gand ; Museu Nacional de Arte Contemporânea, Lisbonne. **En 2016-2017, le Musée de la Chasse et de la Nature à Paris, lui consacre une importante exposition : *Black Deer*, Miguel Branco, présentant 70 œuvres dialoguant avec les œuvres du Musée. L'artiste est également mis à l'honneur par le Festival de l'Histoire de l'Art et le Château de Fontainebleau, dans le cadre de la Saison France-Portugal 2022.**

L'artiste est présenté en 2022 au Mudam Luxembourg – Musée d'Art Moderne Grand-Duc Jean, au sein de l'exposition *Face-à-Face*. Il est également montré en 2023 à la SNBA Lisbonne dans l'exposition *Uma Terna (e Política) Contemplação do que vive (Coleção Norlinda e José Lima)* ; l'exposition intitulée *Terra – ou os quarenta nove degraus* lui est dédiée à la Fondation Carmona e Costa, et il est présenté au Musée d'art contemporain de Lisbonne, au sein de l'exposition *I II III IV V – five decades of ar.co*. En 2024, dans le cadre de l'inauguration du nouveau musée consacré à l'œuvre du peintre António Carneiro à Porto, Miguel Branco est invité à y présenter une quinzaine d'œuvres. Parmi ces œuvres, la sculpture « *Untitled (Black Horse)* » sera exposée dans le jardin et y demeurera.



Exposition personnelle *Deserto*, Miguel Branco, 2012, Jeanne Bucher Jaeger, Paris, Marais © Georges Poncet, Courtesy Jeanne Bucher Jaeger, Paris-Lisbonne

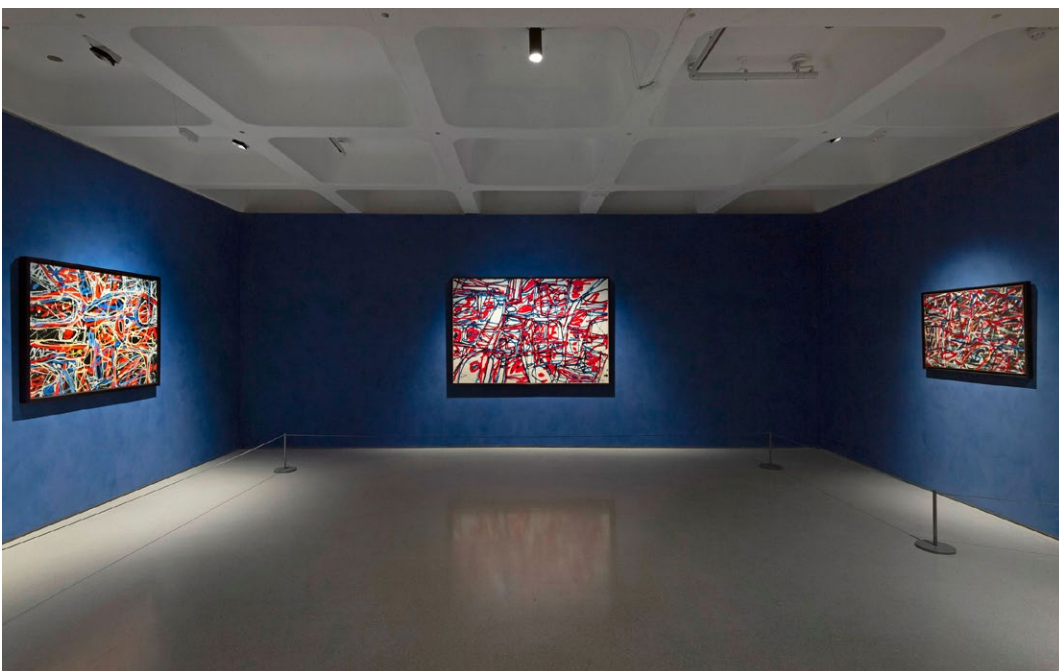
JEAN DUBUFFET

1901-1985



Site domestique (au fusil espadon) avec tête d'Inca et petit fauteuil à droite, 28 janvier 1996
Vinyle sur toile, 125 x 200 cm
© Jean-Louis Losi, Courtesy Jeanne Bucher Jaeger, Paris-Lisbonne

En 2022, la galerie consacrait sa vingtième exposition, *Le Cours des choses*, à Jean Dubuffet, dédiée à Jean-François Jaeger : conçue comme une « biographie au pas de course » de l'œuvre de Jean-Dubuffet exposée depuis 1964 à la galerie, l'exposition présentait peintures, sculptures, œuvres sur papier et livres d'artiste des différents cycles de Jean Dubuffet exposés à la galerie, des années 50 à 1985. Le long cycle de l'*Hourloupe* (1962-1974) que la galerie a promu mondialement et exclusivement avec Ernst Beyeler durant plus de 10 ans, les *Psycho-sites*, les *Mires Boléro* et *Kowloon*, le dernier cycle des *Non-lieux*, sans oublier les *Matériologies* des années 50 acquises plus récemment par Véronique Jaeger, témoins de la période précédant l'arrivée de l'artiste à la galerie en 1964.



Vue de l'exposition *Jean Dubuffet: Brutal Beauty*, 2021, Barbican Centre, Londres, Royaume Uni © Marcus Leith

Cycle de 12 ans, le plus long et monumental de l'artiste, ayant initié la relation de la galerie avec l'artiste, **L'Hourloupe** ouvrait l'exposition : *Brouettes, Personnages, Arbres, Ciseaux, Escaliers, Logologies, Monuments* explorant l'infinie variété du monde à travers un trait aventureux laissant surgir des formes humaines, personnages ou objets familiers par les techniques les plus variées de markers, feutres, vinyles, collages, découpes de toutes sortes excitant l'artiste par leur faculté de visionnement quasi magique. Poursuivant cette aventure sur papier, l'Hourloupe prend le chemin des peintures, des sculptures qui deviendront monumentales



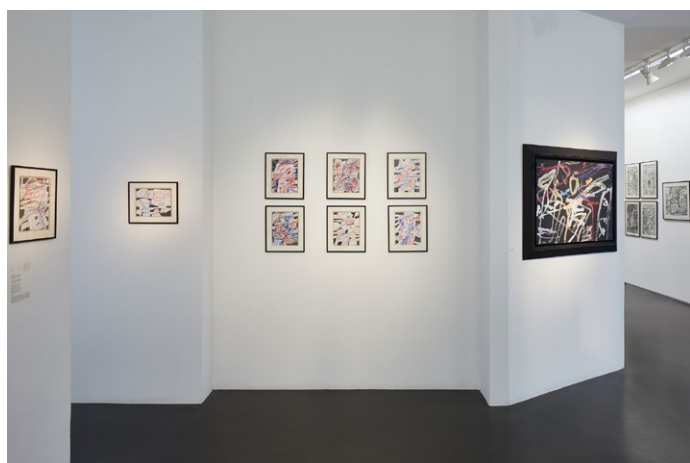
Vue de l'exposition *Le Cours des choses*, Jean Dubuffet, 2022, Galerie Jeanne Bucher Jaeger, Marais, Paris © Hervé Abbadie, Courtesy Jeanne Bucher Jaeger, Paris-Lisbonne

jusqu'aux architectures les plus inimaginables telle la *Closerie Falbala*, à proximité de Paris, abritant le *Cabinet Logologique* et les Costumes du spectacle *Coucou Bazar* que la souplesse du polystyrène expansé et résine époxy lui permettra d'explorer.

(...) La relation entre Jean Dubuffet et mon père, Jean-François Jaeger, a été très forte et a débuté durant la période de l'Hourloupe. L'artiste, qui avait une personnalité très affirmée, a beaucoup compté pour mon père. Ils se sont rencontrés dans les années 1960 par l'intermédiaire de Jean Planque – qui fut initialement « l'œil » du marchand Ernst Beyeler. (...) Même s'il s'agit d'une « écriture instinctive » tout à fait particulière née de son amour de l'art brut où les objets semblent flotter en apesanteur et dans lequel s'ouvre un monde anti-gravité. Il faut se souvenir que, dans les années 1960, personne ne comprend ni ne s'intéresse au cycle de l'Hourloupe, qui est alors nouveau dans l'œuvre de Dubuffet (...)

Véronique Jaeger, interviewée par Fabien Simode, l'Œil, Février 2022

Les premiers contacts de Jean Dubuffet avec la galerie datent de 1931. À partir de 1964 débutera une longue et passionnante collaboration, forte de près d'une vingtaine d'expositions monographiques à la galerie et d'innombrables collaborations avec des institutions internationales. Parmi les plus récentes : en 2021 l'exposition *Brutal Beauty* était la première grande rétrospective de l'artiste français au Royaume Uni. En 2019, l'exposition *Jean Dubuffet e Venezia* (Commissaires : Sophie Webel et Frédéric Jaeger) est un véritable hommage à la ville de Venise que Jean Dubuffet a choisie à deux reprises pour présenter ses plus récents travaux : *L'Hourloupe* en 1964 au Palazzo Grassi et la série des *Mires* au pavillon français de la Biennale en 1984. Deux périodes majeures de l'œuvre de l'artiste, à vingt ans d'écart.



Vue de l'exposition *Le Cours des choses*, Jean Dubuffet, 2022, Galerie Jeanne Bucher Jaeger, Marais, Paris © Hervé Abbadie, Courtesy Jeanne Bucher Jaeger, Paris-Lisbonne



Vue de l'exposition *Passion de l'Art - Galerie Jeanne Bucher Jaeger depuis 1925*, Musée Granet, Aix-en-Provence, 2017 © Droits réservés, Courtesy Jeanne Bucher Jaeger, Paris-Lisbonne

ANTOINE GRUMBACH

1942



1) Série *Encyclopédie Vagabonde*, 2018-2022, aquarelle et encre de Chine sur papier, 31 x 23 cm

© Droits réservés, Courtesy Jeanne Bucher Jaeger, Paris-Lisbonne

2) *Les yeux du ciel*, 2023, marbre et azulejos, 9 x 49 x 38 cm, édition de 8

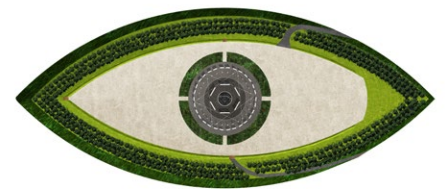
© Nicola Gnesi, Courtesy Jeanne Bucher Jaeger, Paris-Lisbonne

Antoine Grumbach est un artiste-architecte-urbaniste, diplômé de l'Ecole des Beaux-arts en 1967 et Grand Prix national d'urbanisme et d'art urbain en 1992. Ses réalisations internationales et grands projets architecturaux et urbanistes sont innombrables entre le cours Mirabeau d'Aix en Provence, le pont habité de la Tamise à Londres, la restructuration du quartier historique de Shanghai, le Grand Moscou, le tramway de Paris et le Grand Paris « Seine Métropole »...

Durant plus de 40 ans, il enseigne dans les Ecoles nationales d'architecture de Paris-La Villette et Belleville, des Ponts et chaussées et dans les universités de Columbia, Harvard, Princeton, Toronto où il donne des cours de sémiologie urbaine. Outre son expérience internationale d'artiste architecte urbaniste, Antoine Grumbach se rapproche des grands intellectuels structuralistes de 67 à 69 à l'Ecole Pratique des Hautes Études et suit les cours de sémiologie de Roland Barthes sur la linguistique du discours. Avec des étudiants de l'ENSBA dont Christian de Portzamparc, il participe aux cours de Michel Foucault au Collège de France, suit à Milan les séminaires de sémiotique d'Umberto Eco. Il approfondit ainsi les rapports entre formes et significations, entre signe et perception. Les relations entre la ville et le texte sont au cœur de ses écrits, de ses œuvres (*La Ville est un livre* dans les collections du MNAM-CCI). Antoine Grumbach est vite considéré comme l'un des précurseurs de l'étude et de la pensée de l'espace public en France. Chantre de la re-sémantisation des espaces existants, il a été influencé autant par le structuralisme que par le situationnisme : «le rêve a son point de départ dans la réalité et se réalise en elle».

Connu comme *un réparateur des villes*, Antoine Grumbach pense l'espace urbain d'une manière continue, infiniment complexe et perpétuellement inachevée, envisageant son développement et son renouvellement sans nécessairement prévoir sa démolition ou son remplacement ; il envisage la modernité non comme une rupture ou une restauration, mais plutôt comme un savant tressage imbriqué de passé et d'actualité.

Prolongeant l'œuvre d'artistes du *Land Art* tels que Robert Smithson, Michael Heizer, Robert Morris ou Dennis Oppenheim, Antoine Grumbach a imaginé aux confins de Paris une œuvre d'art monumentale qu'il qualifie d'*Aerial Art*, intitulée *Les Yeux du Ciel*, un regard à la fois posé sur Terre se découvrant de l'intérieur tout autant qu'offert au Ciel à la manière des géoglyphes de Nazca au Pérou. Partant du constat *Je vois l'œil de celui qui voit mon œil*, l'architecte-artiste se replace dans l'histoire millénaire des grands tracés terrestres visibles depuis l'espace.



Les Yeux du Ciel, Icare et Dedale, modélisation, 2023
© Droits réservés

Les Yeux du Ciel sont situés à Villeneuve-sous-Dammartin dans l'axe des pistes d'atterrissage et de décollage de Roissy CDG sur un plateau de 1,6 kilomètre de longueur par 800 mètres de large et 30 mètres de hauteur. Il s'agit d'un des plus grands sites de réutilisation de terres excavées du BTP, aménagé par la société ECT. Animé par la conviction que les terres inertes et excavées de chantiers vécus toute sa vie comme architecte ne sont pas des déchets mais une matière noble et fertile à valoriser grâce au recyclage, Grumbach a proposé à la société ECT qui gère ces terres une œuvre d'Aerial Art qui réconcilie industrie circulaire, paysage et œuvre d'art monumentale.



Antoine Grumbach, *L'Œil du ciel*, réalisé par ECT à Villeneuve-sous-Dammartin, France
© ECT mai 2023, Courtesy Jeanne Bucher Jaeger, Paris-Lisbonne

Le premier œil, *Icare*, œil Ouest, a été dévoilé à l'automne 2023, conjointement à l'exposition *Les Yeux du Ciel* que la galerie Jeanne Bucher Jaeger lui a consacrée de septembre 2023 à janvier 2024. Cette exposition a été présentée, dans une autre configuration, à l'Espace Musées de Paris Aéroport à Paris-Charles de Gaulle, en partenariat avec le groupe Paris Aéroport et la galerie Jeanne Bucher Jaeger du 29 janvier au 31 mai 2024.

Le travail d'architecte-artiste d'Antoine Grumbach s'est toujours développé intimement par le dessin, crayon à la main, guidé par le socle de la mémoire, de l'imaginaire, de la poésie, de l'association de mots et de formes, à l'image des 108 dessins de son *Encyclopédie Vagabonde*. *J'ai toujours eu une fascination pour l'encyclopédie de Diderot et d'Alembert. Les innombrables planches et les dessins techniques accompagnés par des textes érudits constituent une sorte de mémoire collective qui me fascine. (...) Cet aspect d'inachèvement m'enchant, car aujourd'hui tout savoir est inachevé et fragile (...) Face à l'avalanche des images soulevées par ces réflexions j'ai tenté de prendre la main, la main du dessin, et la main de l'écriture pour concevoir des planches sans sujet, sans discours mais ouvertes à toutes les interprétations possibles dans une sorte de vagabondage de l'esprit. Cet ensemble inachevé fait d'écritures et de dessins automatiques réalise une sorte d'encyclopédie de mon imagination vagabonde. (...) Les ruines, la cabane primitive, les constructions imaginaires et les tas de terres se glissent souvent dans mes dessins.*

L'exposition *Les Yeux du Ciel* à la galerie fut le second volet d'un cycle de trois expositions présentées en 2023 et 2024, intitulé *ENCHAN-TEMPS*. Elles témoignent de l'engagement de la galerie à l'égard d'artistes en lien avec une certaine « Renaissance artistique », révélant profondément dans leur travail des valeurs universalistes, sociétales, environnementales et pacifiques. Ce cycle d'expositions fut inauguré en février 2023 par l'exposition *Habiter la Terre - Archéologie Intérieure* de Dani Karavan et Jean-Paul Philippe, s'est poursuivi avec *Les Yeux du Ciel* d'Antoine Grumbach et se clôture par l'exposition *Le Souffle d'ici - L'Eau de là* de Susumu Shingu, jusqu'au 13 juillet 2024.



Les Yeux du Ciel, Antoine Grumbach, 2023, Galerie Jeanne Bucher Jaeger, Marais, Paris © ecliptique laurent thion, Courtesy Jeanne Bucher Jaeger, Paris-Lisbonne



Les Yeux du Ciel, Antoine Grumbach, 2024, Espace Musées à Paris-CDG, Aéroport de Paris © Gwen Le Bras, Courtesy Jeanne Bucher Jaeger, Paris-Lisbonne

YANG JIECHANG

1956



1. *The Last Tree*, 2020
Encre et couleurs minérales sur papier, marouflé sur toile, 245 x 100 cm © Felicitas Yang, Courtesy Jeanne Bucher Jaeger, Paris-Lisbonne

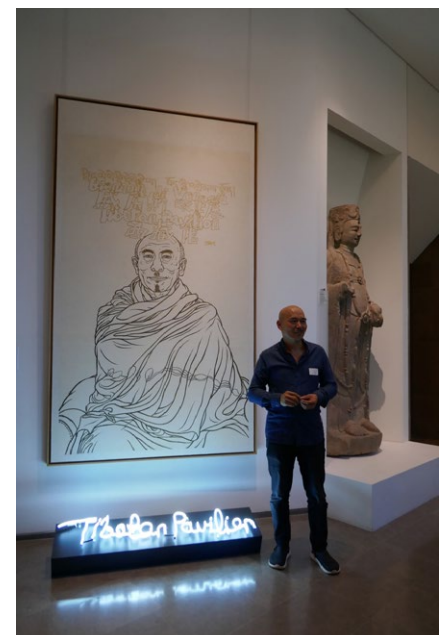
2. *Mustard Seed Garden - Golden Deer*, 2014 -2016
Encre et couleurs minérales sur soie, marouflée sur toile, 167,5 x 288 cm © Jean-Louis Losi, Courtesy Jeanne Bucher Jaeger, Paris-Lisbonne

Véritable lettré, Yang Jiechang inscrit la calligraphie et la peinture chinoise traditionnelle dans la contemporanéité, à travers une œuvre méditative et engagée. Persuadé que nous pouvons « voir le monde dans une seule goutte d'encre », Yang Jiechang est fidèle à l'esprit traditionnel des lettrés chinois selon lequel la qualité la plus haute chez un artiste consiste à ne pas montrer son habileté ni sa personnalité, une qualité d'effacement qui lui a demandé des années d'apprentissage. Son œuvre s'illustre dans une multitude de médias : la calligraphie, la peinture, la céramique, les arts graphiques ou des médiums plus contemporains telles les installations et la vidéo.

Invité à la Manufacture de Sèvres, Yang Jiechang a collaboré cinq ans avec les artisans céramistes de la Manufacture, en réhabilitant la technique de la pâte-sur-pâte, dans une série de onze vases, *Tale of the 11th Day*, exposée à la **Galerie de Sèvres en 2021**, puis au **Musée national des arts asiatiques - Guimet** qui lui consacra une *Carte blanche* en 2022.



Vue d'exposition *Dark Writings*, Yang Jiechang, 2019, Galerie Jeanne Bucher Jaeger, Marais, Paris © Hervé Abbadie, Courtesy Jeanne Bucher Jaeger, Paris-Lisbonne



Vue d'exposition *Carte Blanche à Yang Jiechang*, 2022, Musée national des arts asiatiques - Guimet, Paris © Droits réservés, Courtesy Jeanne Bucher Jaeger, Paris-Lisbonne



Vue d'exposition *Carte Blanche* à Yang Jiechang, 2022, Musée national des arts asiatiques - Guimet, Paris © Thierry Ollivier/ Musée national des arts asiatiques - Guimet
 Vue d'exposition, *ASIE(2) J'ai une famille. 10 artistes de l'avant-garde chinoise installés en France* 2023-2024, Palais de la Porte Dorée, Musée de l'histoire de l'immigration, Paris © Droits réservés

L'œuvre de Yang Jiechang a été montrée au sein de l'exposition *L'Encre en Mouvement, une histoire de la Peinture Chinoise au XXème siècle* au Musée Cernuschi en 2022-2023. En 2023, Yang Jiechang est exposé avec Liang Shaoji, deux artistes pionniers de l'art contemporain chinois, témoins et acteurs majeurs de son développement, au Suzhou Wuzhong Museum, Chine (exposition *The Quill Is Mightier Than The Sword*). Yang Jiechang a participé à l'exposition collective *ASIE(2) J'ai une famille, 10 artistes de l'avant-garde chinoise installés en France* au Musée national de l'histoire de l'immigration (Palais de la Porte Dorée) du 10 octobre 2023 au 18 février 2024. Dans le cadre de l'événement culturel French May 2024, l'artiste présentera une exposition intitulée *Yang Jiechang - The Last Tree* à Hong-Kong. En 2024-2025, Yang Jiechang participe à de nombreuses expositions : *Shanshui: Echoes + Signals* et *Hundred Layers of Ink*, au M+ à Hong Kong, *The Writings of Today Are A Promise For Tomorrow* au SAMOCA à Riyadh en Arabie saoudite ou encore *Mightier Than the Sword-Writing Freedom* au Musée de l'Université de Heidelberg en Allemagne.



L'artiste vient en Europe au début des années 90, alors qu'il est sélectionné par Jean-Hubert Martin au sein de la fameuse exposition *Les Magiciens de la Terre* au Centre Pompidou. La galerie le présente à la FIAC en 1989, puis lui consacre une exposition personnelle dès 1991. Depuis cette période, la galerie Jeanne Bucher Jaeger l'a montré dans de nombreuses expositions personnelles et collectives, la dernière en 2019, *Dark Writings*, célébrant les **30 années de collaboration** avec l'artiste, et soutenu dans le cadre d'expositions au sein d'Institutions internationales : *Les Magiciens de la terre* (Centre Pompidou, Paris, 1989), *Chine demain pour hier* (France 1990), *Silent Energy* (MoMA Oxford, 1993), *Shenzhen International Ink Biennial* (1998, 2000, 2002), *Pause - Gwanju Biennial* (Corée du Sud, 2002), *Zone of Urgency - 50th Venice Biennial* (Venise, 2003), *Guangzhou Triennial* (Canton, Chine, 2003/2005), *La Force de l'Art - 1st Paris Triennial* (Paris, 2006), *Liverpool Biennial* (Liverpool, 2007), *Istanbul Biennial* (Istanbul, 2007), *Moscow Biennial* (Moscou, 2009), *Ink Art: Past as Present in Contemporary China* (Metropolitan Museum of Art, New York, 2014), *Carambolages* (Grand Palais, Paris, 2016), *The Street* (MAXXI, Rome, 2018), *Art and China after 1989: Theater of the World* (Guggenheim Museum, New York/ Bilbao)...

Yang Jiechang, *Hundred Layers of Ink, Root 02*, 1991, encre sur papier Xuan, monté sur toile, 84 x 60 cm © Marc Domage, Courtesy Jeanne Bucher Jaeger, Paris-Lisbonne

DANI KARAVAN

1930 -2021



Alachson - Diagonale, 2014
Terre crue, 50 x 60 x 5 cm
Édition de 8
© Grégory Copitet, Courtesy Jeanne Bucher Jaeger, Paris-Lisbonne



Sefer - Livre, 2014
Terre crue, 50 x 60 x 5 cm
Édition de 8
© Grégory Copitet, Courtesy Jeanne Bucher Jaeger, Paris-Lisbonne

Dani Karavan est connu pour ses interventions exceptionnelles, à la fois monumentales et minimales, dans le paysage terrestre. Après des études d'art à Tel Aviv, Jérusalem, Florence et Paris où il a étudié la technique de la fresque et les beaux-arts à Paris, Dani Karavan, né en 1930, réalise des décors de théâtre et de ballets. Son œuvre s'oriente rapidement vers la sculpture environnementale, dont le **Monument du Néguev** est la première expression internationale reconnue comme telle. L'œuvre profondément humaniste de l'artiste dont les archi-sculptures environnementales sont installées aux quatre coins de la planète, puise sa matière d'éléments naturels aussi variés que le sable, le bois, l'eau, le vent, l'arbre et la lumière. Elles résonnent avec la mémoire du site, médium véritable de l'artiste et sont majoritairement conçues comme des lieux de vie, de réflexion et de communion de l'Homme avec la Nature. Chacune des œuvres de l'artiste invite celui qui la parcourt à vivre une expérience intense sollicitant l'esprit, la sensibilité et les sens, à ressentir l'essence même du site. Le site — *Ma-Kom* en hébreu — est en effet le point de départ de son œuvre : ce qu'il a de particulier, son environnement, sa mémoire et son histoire.



Way of Peace, 1996-2000, Nitzana, Israël (à côté de la frontière de l'Égypte)
Arbres, pierre artificielle du désert, texte ("Shalom" dans 100 langues), 3,6 x 60 x 3000 m
© Droits réservés, Studio Dani Karavan

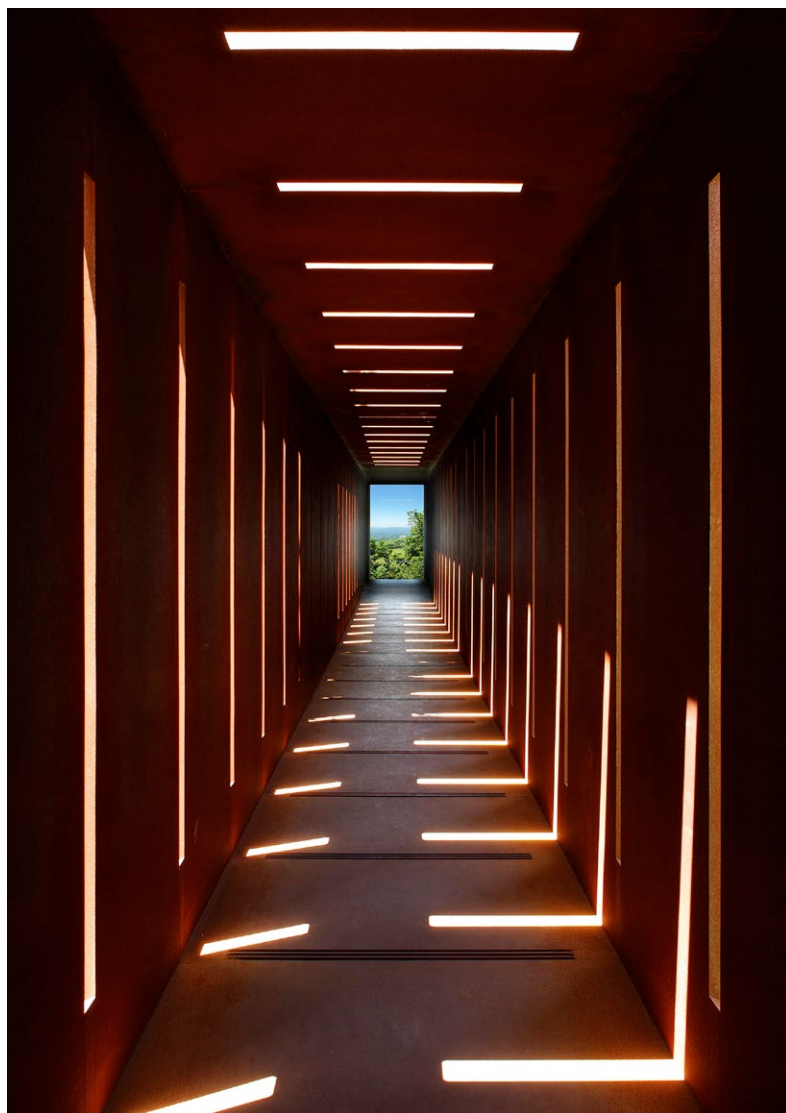


Vue de l'exposition *Habiter la Terre - Archéologie Intérieure*, Dani Karavan, Jean-Paul Philippe, 2023, Galerie Jeanne Bucher Jaeger, Marais, Paris
© Hervé Abbadie, Courtesy Jeanne Bucher Jaeger, Paris-Lisbonne

Dani Karavan, qualifié d' « artiste de la paix » par l'Unesco, a représenté Israël à la biennale de Venise. Il est lauréat de nombreux prix internationaux parmi lesquels le prestigieux *Praemium Imperiale* en 1998. Il a créé de nombreux projets sur Terre, en Israël, en Italie, en France, au Danemark, aux Pays-Bas, aux États-Unis, en Corée, au Japon et en Allemagne, pays dans lequel il a développé un grand nombre de projets dans l'espace public et a reçu l'Ordre du Mérite pour l'Art en Allemagne : *Ma'a lot* à Cologne (1979-1986), *Weg der Menschenrechte / Chemin des droits de l'homme* à Nuremberg (1989- 1993), *Mimaamakim* à Gelsenkirch (1997), *Grundgesetz 49* à Berlin (2002) et le *Memorial dédié aux Sinti et Roms* (1999-2012, Berlin), inauguré par Angela Merkel.

La galerie l'expose dès les années 80, au début de l'aventure de l'*Axe Majeur*, sculpture qui se construit dans la temporalité des pyramides, œuvrant à relier la nouvelle ville de Cergy-Pontoise au centre historique de Paris, débutant en 1980 et toujours à l'œuvre 43 ans après, alors que la dernière étape de l'île astronomique doit encore être accomplie.

Son ultime exposition en 2018-2019 à la galerie, intitulée **ADAMA**, présentait ses dernières réalisations de bas-reliefs et sculptures en terre crue. En choisissant de revisiter les constructions traditionnelles des villages de ses ancêtres, et en œuvrant à des formes simples et universelles, dans la lignée des sculptures spatiales de grands artistes du 20e siècle tels que Brancusi, Noguchi et Giacometti, Dani Karavan a toujours conservé sa nature profonde d'innocence de l'enfance et de pacifisme. Suite au décès en 2021 de Dani Karavan, Audrey Azoulay, Directrice-Générale de l'UNESCO, lui rend hommage en 2022 en dévoilant son œuvre *Square de la Tolérance, Hommage à Yitzhak Rabin*, installée dans les jardins de l'UNESCO, après sa restauration.



Bereshit (détail), 1998-2000, Kirishima Open Air Museum, Kagoshima, Japon © Gil Percal, Courtesy Jeanne Bucher Jaeger, Paris-Lisbonne

La galerie a consacré une nouvelle exposition à Dani Karavan, présenté aux côtés de Jean-Paul Philippe : *Enchan-Temps : Habiter la Terre – Archéologie Intérieure* en 2023.



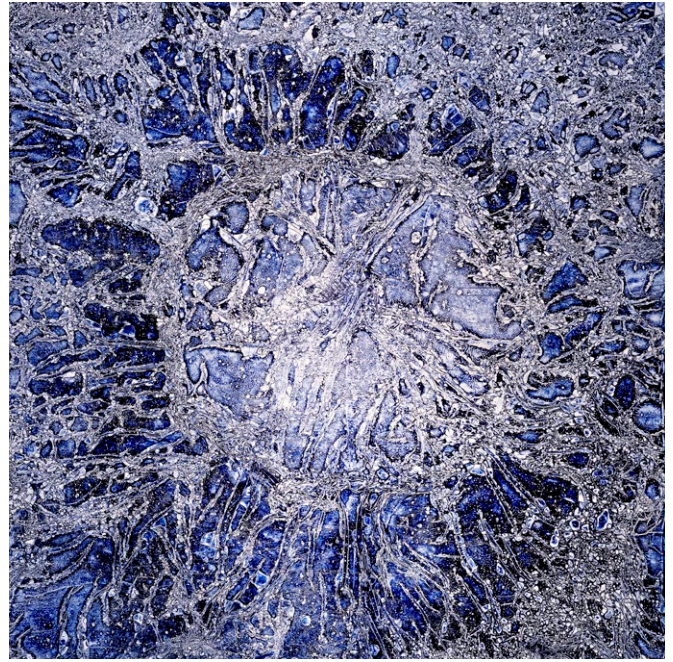
Vues d'exposition **ADAMA**, Dani Karavan, 2018-19, Galerie Jeanne Bucher Jaeger, Marais, Paris © Grégory Copitet, Courtesy Jeanne Bucher Jaeger, Paris-Lisbonne

EVI KELLER

1968



Matière-Lumière [Towards the Light - silent transformations N°4654], 2010
Tirage argentique sur papier kodak endura premier, 184 x 184 cm, Edition de 7
© Evi Keller, Courtesy Jeanne Bucher Jaeger, Paris-Lisbonne



Evi Keller, *Matière-Lumière*, ML-V-24-0730, détail, 2024, 126 x 144cm
© Evi Keller, Courtesy Jeanne Bucher Jaeger, Paris-Lisbonne

L'artiste plasticienne Evi Keller élargit le champ pictural, en faisant vivre ses matières au sein de vastes toiles recouvertes de cendres et de pigments, mais aussi à travers des photographies et des vidéos, elle travaille également sur de délicats morceaux transparents de toiles plastiques peintes en bleu, noir et or, friables comme de l'écorce. Du grand au petit, du petit au vaste, l'unité en devenir de cette œuvre est celle d'un corps : non pas l'enveloppe particulière du moi, mais le corps intérieur, celui de l'âme incorporée, et le corps externe du cosmos aux multiples galaxies. Notre matière charnelle, rappelle l'artiste, est consubstantielle à l'univers, elle est composée d'eau, de carbone, d'azote, d'hydrogène (...) Olivier Schefer, Art Interview, 2020, Les nids cosmiques de Mark Tobey

Dans l'ensemble de son œuvre sculpturale, picturale, photographique, sonore et performative, Evi Keller n'a cessé de se consacrer au principe cosmique de la transformation de la matière par la lumière réunissant sa complexité sous le titre unique de *Matière-Lumière*. La substance des films plastiques, matière organique-synthétique, est réanimée et transformée dans le processus de création, acte réparateur qui anime un cycle de guérison, semblable à la photosynthèse donnant la vie. Issus du carbone organique, recyclé depuis des centaines de millions d'années au plus profond de la terre, ils constituent un lien crucial entre le vivant et les atomes créés dans le cœur des étoiles. Cette mémoire, une lumière fossilisée, et ce lien ciel-terre habitent ses œuvres, les rendent intemporelles et vivantes. Par un processus alchimique, où le principe des quatre éléments, feu, eau, terre, air, est omniprésent, l'artiste transfigure ainsi la mémoire de centaines de millions d'années en œuvres d'art.



Evi Keller, *Matière-Lumière*, ML-V-24-0819, 2024, 423 x 321cm
© Evi Keller, Courtesy Jeanne Bucher Jaeger, Paris-Lisbonne



Evi Keller, *Matière-Lumière*, ML-V-23-1030, 2023, 168,5 x 222 cm
© Evi Keller, Courtesy Jeanne Bucher Jaeger, Paris-Lisbonne



Evi Keller, *Matière-Lumière*, ML-V-22-0207, 2022, 340 x 610 cm, Création présentée durant la Saison d'Art 2022, Domaine de Chaumont-sur-Loire, France
© Evi Keller, Courtesy Jeanne Bucher Jaeger, Paris-Lisbonne



Evi Keller, Scénographie de l'Opéra *Didon et Enée* de Purcell, Créations Matière-Lumière, ML-V-19-0321, 5,50 m x 13,0 m, Sculptures Costumes, 2023
© Evi Keller, Courtesy Jeanne Bucher Jaeger, Paris-Lisbonne

L'artiste dévoile, pour la première fois, *Matière-Lumière* lors de la *Nuit Blanche* 2014 à Paris. Dès le début de l'année 2015, la galerie Jeanne Bucher Jaeger propose une collaboration à Evi Keller, avec une première exposition personnelle d'envergure de mai à septembre 2015, et présente ses œuvres au sein d'expositions en France et à l'international. Une seconde exposition personnelle, *Stèles*, lui a été dédiée en 2021. Dans le cadre de la **Saison d'Art 2022**, le **Domaine de Chaumont-sur-Loire**, Centre d'Arts et de Nature dirigé par Chantal Colleu-Dumond expose l'une de ses œuvres vidéo majeures, *[Towards the Light - Silent Transformations]*, acquise à la galerie par la **Maison Européenne de la photographie en 2015** ainsi qu'une nouvelle création monumentale *Matière-Lumière*.

En 2023, Evi Keller est invitée à réaliser la scénographie de l'Opéra *Didon et Enée*, de Purcell, en collaboration avec la chorégraphe Blanca Li et *Les Arts Florissants*, dirigés par William Christie (Représentations au Teatros del Canal, Madrid, au Théâtre Impérial – Opéra de Compiègne, à l'Opéra Royal de Versailles et au Grand Théâtre du Liceu de Barcelone).

En 2023, Evi Keller a remporté le **Premier Prix Carta Bianca** et est lauréate du **Prix 100 Femmes de Culture**. En tant que Grand témoin, le commissaire d'exposition, critique d'art et écrivain français Olivier Kaepelin a déployé au cours des années 2023-2024 un échange interdisciplinaire et une réflexion commune avec l'artiste. Du **21 septembre 2024 au 8 février 2025**, la Galerie Jeanne Bucher Jaeger a présentée une exposition personnelle de l'artiste intitulée **ORIGINES**. En janvier 2025, Evi Keller reçoit le « **Prix Transfuge de l'artiste étranger** » et est **nominée pour le Prix Her Art**, un nouveau prix lancé par Art Paris et le média Marie-Claire en partenariat avec la Maison Boucheron. Une exposition lui est consacrée à la **Maison Caillebotte du 17 mai au 31 août 2025**.

(...) Disciple romantique du poète Novalis, rêveuse surréaliste selon Max Ernst et empoisonneuse à la manière de Sigmar Polke, l'artiste allemande cherche ainsi à incarner le principe alchimique de la transformation de la matière par la lumière. Suite à diverses expérimentations (avec la glace, la photographie, le plastique), Keller en est venue à élaborer de vibrantes, profondes et énigmatiques *Matières-Lumières*, sombres tentures grattées et déchirées en forme de poussiéreux manteaux d'étoiles, comme brûlés par la folie et la nuit. Déployant sur scène ces monumentaux voiles translucides, l'artiste les dresse d'abord en triptyque de cendres, expression d'une Afrique lointaine, organique et vivante...

Emmanuel Daydé, *ArtPress*, mars 2023, extrait



Evi Keller, Lauréate 100 Femmes de Culture



Exposition Evi Keller, *Origines*, Galerie Jeanne Bucher Jaeger, Paris, Marais, 2024-2025
© Evi Keller, Courtesy Jeanne Bucher Jaeger, Paris-Lisbonne



Evi Keller, *Matière-Lumière*, ML-V-24-0508, détail, 2024, 77 x 63 cm © Evi Keller, Courtesy Jeanne Bucher Jaeger, Paris-Lisbonne

RUI MOREIRA

1971

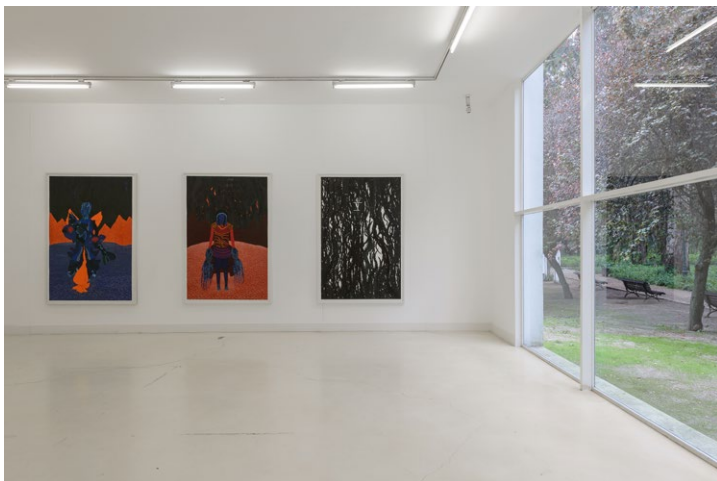


Héritier d'un passé portugais nourri d'expéditions lointaines, le travail de Rui Moreira, né à Porto en 1971, est souvent fondé sur ses voyages et ses explorations sensorielles du monde, éprouvant et restituant, à travers ses créations, les perceptions physiques et psychologiques inhérentes aux lieux ou aux atmosphères : chaleur écrasante du désert marocain, températures glacées des montagnes aux sources du Gange, danse du Kathakali, humidité de la jungle amazonienne, rituels des *Caretos* de Podence au nord du Portugal...

Ces sensations sont au cœur de la structure même de ses dessins, réalisés avec minutie et une extrême patience, tel un exercice mnémotique reposant sur une action rituelle du trait, répétée inlassablement, n'ayant ni chronologie ni spatialité linéaire. La monumentalité de l'ensemble se construit dans son infime détail et sa délicatesse. Les œuvres de Rui Moreira se déclinent souvent en abstractions géométriques formant une cosmographie, ou en paysages organiques rappelant les structures du vivant, ou encore en divinités surgissant de paysages mythologiques. À l'image de ces divinités bienveillantes, les dessins de Rui Moreira sont habités par une nouvelle forme de vie et de beauté annonciatrice d'un certain état d'être à la Terre.

Eclipse I, 2024, gouache et encre de chine sur papier, 257,2 x 140,2 cm
© Laura Castro Caldas, Courtesy Jeanne Bucher Jaeger, Paris-Lisbonne

Ses dessins se nourrissent de références cinématographiques à Tarkovski, Hitchcock, Herzog, Syberberg ou Kubrick ; de références musicales comme Bach, Stockhausen, de musiques traditionnelles, ou encore de références artistiques telles les fresques de Piero della Francesca. Sa dernière série de dessins *STELLA MARIS* se compose de différentes strates, allant du cosmos au monde sous-marin profond. Ces dessins n'existent pas entre deux espaces, mais créent un nouvel espace, un espace-temps cosmique liquide, où le haut et le bas s'épousent, où la dualité s'efface pour ne laisser place qu'à l'Un, où le rythme et le mouvement se font lents, vastes, amples, telle une pulsation universelle. Une pleine lune induit et évoque la fertilité humaine, une éclipse au ralenti suscite un chaos momentané entre humains et animaux, des explosions au cœur de l'astre solaire engendrent des révolutions sur la Terre... L'amour est le sang de l'univers.



Vue de l'exposition *Os Pirómanos*, Rui Moreira 2016, Pavilhão Branco, Lisbonne, Portugal
© Droits réservés, Courtesy Jeanne Bucher Jaeger, Paris-Lisbonne



Vue de l'exposition *I'm a Lost Giant in a Burnt Forest*, Rui Moreira 2014, MUDAM, Luxembourg © Remi Villaggi/ Mudam Luxembourg



Vues de l'exposition Rui Moreira, *Transe*, 2025, MAAT, Lisbonne, Photo : Joana Linda, Courtesy of EDP Foundation

Depuis 2008, la galerie lui a dédié plusieurs expositions personnelles - *Inner Monsoon* en 2010, *La Nuit* en 2014, *The Passengers* en 2022 - et a accompagné nombre de ses expositions au sein d'institutions internationales : en 2014, le **Mudam Luxembourg** lui consacre une exposition d'envergure, en 2015, l'œuvre de Rui Moreira entre dans la Collection d'art contemporain de la Société Générale. En 2016, un ensemble de dix œuvres est présenté au **Pavilhão Branco à Lisbonne**. Intitulée *Os Pirómanos*, cette exposition est ensuite présentée au **Centro Internacional das Artes José de Guimarães** en 2017. En 2018, Yuko Hasegawa présente ses œuvres lors de l'exposition *Saudade Unmemorable Place in Time – China-Portugal* à la **Foundation Fosun de Shanghai** puis au **Museu Colêção Berardo** – Centro Cultural de Belém à Lisbonne. L'artiste est exposé au Musée d'art contemporain de Lisbonne, au sein de l'exposition *I II III IV V – five decades of ar.co* en 2023.

Le MAAT - Musée d'Art, Architecture et Technologie à Lisbonne présente une rétrospective majeure de Rui Moreira intitulée *Transe* du 26 février au 2 juin 2025 en collaboration avec la galerie. Une partie de cette exposition présentée au MAAT est accueillie au Centre d'Art Contemporain Graça Morais à Bragança, du 5 juillet au 14 décembre 2025.



Vues de l'exposition Rui Moreira, *Transe*, 2025, MAAT, Lisbonne, Photo : Joana Linda, Courtesy of EDP Foundation



Vue de l'exposition *The Passengers*, Rui Moreira, 2022, Galerie Jeanne Bucher Jaeger, Marais, Paris © Hervé Abbadié, Courtesy Jeanne Bucher Jaeger, Paris-Lisbonne

JEAN-PAUL PHILIPPE

1944



Mélancolie blanche, 2022, albâtre, statuario, miroir et plomb, 190 x 134 x 174 cm © Hervé Abbadie, Courtesy Jeanne Bucher Jaeger, Paris-Lisbonne



Elevation, 2022, albâtre, statuario, basalte, miroir, 140 x 78 x 60 cm © Hervé Abbadie, Courtesy Jeanne Bucher Jaeger, Paris-Lisbonne



Mélancolie d'Icare, 2022, bois, plomb, pastel, plumes, 110 x 110 cm © Jean-Louis Losi, Courtesy Jeanne Bucher Jaeger, Paris-Lisbonne

Fréquentant les Beaux-Arts de Paris dès 16 ans et pratiquant la peinture depuis son plus jeune âge, Jean-Paul Philippe fait, en 1960, un premier voyage en Italie qui le marque profondément. Il s'installe à Florence l'année suivante et travaille au Cabinet des dessins des Offices, dans l'intimité des œuvres du Quattrocento. Les rencontres se succèdent et mènent Jean-Paul Philippe dans les carrières de marbre de Carrare. Le chemin de la sculpture est ouvert. **Portes, stèles, labyrinthes, mélancolies, marelles... Géométries simples et primordiales, odes à l'immuable et au silence, à la nature et à la mémoire, voici les thèmes de ce sculpteur inlassable de la pierre,** son matériau de prédilection. Jean-Paul Philippe a coutume de dire que la poussière émanant de sa pierre, quand il la façonne, est une poussière de temps. L'artiste y fait dialoguer plusieurs éléments de basalte gris avec la nature, composant une œuvre monumentale où la pierre épouse le lieu en harmonie avec le cosmos. Ne se réclamant d'aucun groupe, école ou système, l'artiste crée des œuvres entre Terre et Ciel, véritables archéologies intérieures, jardins des mélancolies de l'humain et du cycle transitoire de la vie. À l'image de la statuaire égyptienne et précolombienne qui l'inspire. **Jean-Paul Philippe est exposé à la galerie depuis 1981. En 2015, son *Jardin des Mélancolies I*, est présenté dans l'exposition *QUINTE-ESSENCE*, qui célèbre les 90 années d'activité de la galerie, ainsi qu'au Grand Palais lors de la *FIAC*. L'EuroAirport Basel-Mulhouse-Freiburg inaugure en 2018 sa sculpture *Les Dessous du ciel* ou *l'Attrape-Nuages*, où il figure côté français alors que Jean Tinguely figure côté suisse.**



1. Vue d'exposition *Habiter la Terre, Archéologie Intérieure*, Dani Karavan, Jean-Paul Philippe, 2023, Galerie Jeanne Bucher Jaeger, Marais, Paris © Hervé Abbadie, Courtesy Jeanne Bucher Jaeger, Paris-Lisbonne

2. Jean-Paul Philippe devant son monument *Résonances*, inauguré en 2022, La Roque d'Anthéron, France © Alessandro Griccioli, Courtesy Jeanne Bucher Jaeger, Paris-Lisbonne



Monument *Résonances*, inauguré en 2022, La Roque d'Anthéron, France
© Alessandro Griccioli, Courtesy Jeanne Bucher Jaeger, Paris-Lisbonne



Site *transitoire*, inauguré en 1993, Asciano, Italie
© Giancarlo Cini, Courtesy Jeanne Bucher Jaeger, Paris-Lisbonne

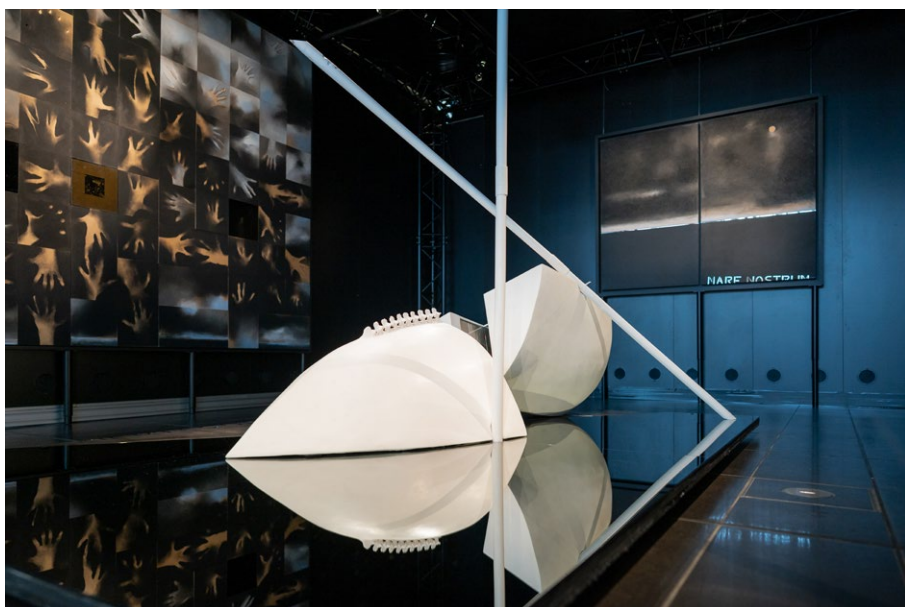
En 2023, la galerie consacre une nouvelle exposition à Jean-Paul Philippe, présenté aux côtés de Dani Karavan : *Enchan-Temps : Habiter la Terre – Archéologie Intérieure*. Y sont notamment exposés maquettes, dessins, et sculptures autour de son *Site Transitoire* à Asciano en Italie, sculptures de fenêtre, sedia, roue, labyrinthe... offertes au paysage des Crete Senesi dans les années 90, ainsi que la maquette de sa récente sculpture jumelle *Résonances* inaugurée en 2022 à la Roque d'Anthéron en France, avec le soutien d' ITER. Les 21 et 22 juillet 2023, ont été célébrés les 30 ans du *Site Transitoire*. À cette occasion, l'association *Site transitoire* pour rendre hommage à Jean-Paul Philippe et à ses créations, a invité le photographe Alessandro Griccioli à suivre les activités de l'artiste au cours d'une année de travail. Ces photographies ont été présentées dans l'exposition *Jean-Paul Philippe, poète de l'espace* à l'Abbaye de Silvacane (La Roque d'Anthéron) du 7 au 31 octobre 2023.

Quand il fallut penser à cette œuvre Résonances et faire écho au Site Transitoire, une de mes premières intentions était de faire signe à l'œuvre d'Albert Camus. Un affectueux et discret hommage, en mêlant aux pierres une ou deux paroles, phrases signifiantes, de l'écrivain qui repose de l'autre côté de la Durance. Je pensais à la dernière phrase de l'essai philosophique le Mythe de Sisyphe. « ... il faut imaginer Sisyphe heureux ».

Jean-Paul Philippe

La Barque Cénotaphe, présentée en 2023 à la Cité Miroir à Liège dans le cadre de l'exposition Mères d'Exil, est liée aux œuvres Mare Nostrum et les Mains Sémaphores remontant à l'invitation faite à l'artiste, en 2008, d'une sculpture-marelle à réaliser sur l'île de Lampedusa, première porte du Sud de l'Europe. Depuis les premières barques de fortune arrivant à Lampedusa en 2008 jusqu'à cette Mare Nostrum de 2022 ayant englouti tant de corps et témoin de toutes ces mains tendues vers la vie, cette oeuvre prend à présent tout le sens du drame qui se joue devant nos yeux et auquel nous assistons, impuissants.

Véronique Jaeger



Vue de l'exposition *Mères d'Exil* (espace réservé aux œuvres de Jean-Paul Philippe), 2023, Cité Miroir, Liège, Belgique © D.R.

PAUL REBEYROLLE

1926 -2005



1. *Le chien blanc*, série *Madagascar*, 2000
Technique mixte sur toile, 278 x 240 cm

2. *La vache rouge*, série *Monétarisme*,
1998 Technique mixte sur toile, 146 x
114 cm

© Jean-Louis Losi
Courtesy Jeanne Bucher Jaeger, Paris-
Lisbonne

*Instinctive et généreuse, la peinture de Paul Rebeyrolle s'est imposée dans le paysage artistique français à travers sa singularité, sa radicalité et sa puissance. En prise avec son époque, elle n'est qu'appel à la liberté de ton, à l'insurrection face aux pouvoirs établis, à la rébellion contre l'asservissement et l'aliénation, et à l'indépendance et l'émancipation pour tous. Portée par des matériaux quasi barbares, *La Vache rouge* (1998), de la série « Monétarisme », est prémonitoire d'un monde en déclin où l'homme autodé-truit, par cynisme, sa propre condition humaine et son rapport au vivant.*

Le Chien blanc (2000), de la série « Madagascar », s'énonce en revanche, par sa densité quasi magique, comme une ode à l'altérité et à une relation renouvelée à la nature et au bonheur de vivre.

« Ce qui se passe dans le monde me paraît plus dramatique, plus fort que le tableau qui pourrait sembler peut-être un peu vain [...], mais c'est là ma façon d'être peintre et c'est la seule. [...] Je peins tous les jours, et pourtant je me demande si je ne pense pas autant à la vie et aux conditions de vie des individus qu'à la peinture. Je crois que ces deux obsessions, celle de la peinture et celle de l'histoire contemporaine, se chevauchent chez moi totalement. »

Marc Donnadieu, **Paul Rebeyrolle, sélection « Art & Engagement, Un regard sur la scène française », ART PARIS 2023**



Vue d'exposition Rebeyrolle, 2010, Galerie Jeanne Bucher Jaeger, St-Germain, Paris © Jean-Louis Losi, Courtesy Jeanne Bucher Jaeger, Paris-Lisbonne

Les œuvres de Paul Rebeyrolle, puissantes, violentes et généreuses sont montrées à la galerie à quatre reprises, à partir de 1999, dans la dernière période créatrice de l'artiste. Paul Rebeyrolle naît en 1926 à Eymoutiers (Haute-Vienne). Atteint d'une tuberculose osseuse en 1931, il reste plâtré pendant cinq ans. Plus tard, il étudie à Limoges. À 18 ans, il rejoint Paris où il approfondit sa connaissance de la peinture. Il s'installe à La Ruche et rencontre Madeleine Tellikdjian, surnommée Papou, qu'il épousera en 1967. Entre 1947 et 1949, il participe au Manifeste de l'Homme-Témoin qui prône un retour au réalisme. Rapidement considéré comme un leader de la jeune peinture figurative, il se refuse pourtant à faire partie d'un courant et voyage autant que possible.

En 1959, il a 33 ans quand il reçoit le Premier Prix de la première Biennale de Paris, avec un tableau monumental de 4,20 x 18 m, *Planchemouton*. Ce travail de commande est destiné à l'escalier du Palais des Beaux-Arts.

À partir de 1968, il entame un cycle de séries dites "politiques": « Guérilleros » (1968), « Coexistences » (1970), « Les Prisonniers » (1972), « Faillite de la science bourgeoise » (1973), « Nature morte et pouvoir » (1975), « Les évasions manquées » (1980-82), « Le sac de Mme Tellikdjian » (1983), « On dit qu'ils ont la rage » (1984-1985), « Germinal » (1986), « Au royaume des aveugles » (1987), « Les Panthéons » (1990-91), « Splendeur de la vérité » (1993), « Le Monétarisme » (1997-99).



Vue d'exposition *Le pouvoir de la peinture*, 2013, Espace Paul Rebeyrolle, Eymoutiers, France
© Droits réservés, Courtesy Jeanne Bucher Jaeger, Paris-Lisbonne

Paul Rebeyrolle utilise la peinture et la violence des matériaux pour affirmer sa révolte face à l'oppression, l'asservissement de l'homme et de la nature aux affaires du monde. Sa Vache Rouge qui transperce le grillage d'un poulailler pour dévorer un lézard malfaisant, issue de la série du Monétarisme, fait exploser par cette scène inattendue et son épaisseur obscure, tout le lyrisme d'une nature originellement bafouée mais qui ressort victorieuse car sortant des tripes du peintre et de la chair de la matière tel un hymne profond à l'énergie vitale, instinctive et sensorielle nous ramenant à notre humanité. Véronique Jaeger

En 1979, il est l'un des rares artistes vivants à bénéficier d'une rétrospective aux Galeries nationales du Grand Palais. Avant lui s'y sont succédés Picasso, Chagall, Héliou, Beaudin, Bacon, Dubuffet, Miró, Ernst et Tal-Coat. En 1995, il inaugure L'Espace Paul Rebeyrolle à Eymoutiers dont il est originaire. Au-delà de sa collection, c'est encore un lieu qu'il veut ouvert à des expositions temporaires d'autres artistes, loin de la marchandisation de l'art. Il s'éteint en 2005 à l'âge de 78 ans, après avoir signé ses derniers tableaux, *Le Néant 1, 2 et 3*.

Alors, qu'est-ce que ça dit ? D'abord la propension, joyeusement assumée, et évidemment servie par les grands formats, à concurrencer le monde ; Rebeyrolle ne plaisante pas avec la mission qu'il assigne à l'art : rien moins que de peindre contre le monde, refus et émulation, agression et étreinte, opposition et apposition. Peindre contre, c'est-à-dire tout contre la peau des choses, la matière qui se colle à la toile, toile à la colle avec la matière, Rebeyrolle abouché à l'énergie affolée du vivant. Par son pouvoir d'absorption du réel, sa visée cannibale, la toile de Rebeyrolle ventouse la matière qu'elle répercute violemment sur le spectateur, faisant son miel de tout ce qui passe à sa portée : coquilles, plastiques, grillage, tissus en tous genres, cuir, sangles, ficelles, verre, os, et autres rebuts d'ici-bas (...). Entre appropriation et invasion, ingestion et béance, la toile de Rebeyrolle travaille à (se) faire corps et affirme que l'émotion, c'est la matière. De sorte que l'effet de vérité, dans cette peinture, est ainsi exactement équivalent à l'effet de réel, dans la mesure où l'injonction à comparaître de la réalité est ce qui fonde le désir sans fin de peinture.

Extrait, *Intensités*, Yannick Mercoyrol, Edition l'Atelier contemporain, 2023



Vue d'exposition *Théâtres de verdure*, 2022, Galerie Jeanne Bucher Jaeger, Marais, Paris
© Hervé Abbadie, Courtesy Jeanne Bucher Jaeger, Paris-Lisbonne



Vue d'exposition *Animal Totem*, 2020, Galerie Jeanne Bucher Jaeger, St Germain, Paris
© Gregory Copitet, Courtesy Jeanne Bucher Jaeger, Paris-Lisbonne

HANS REICHEL

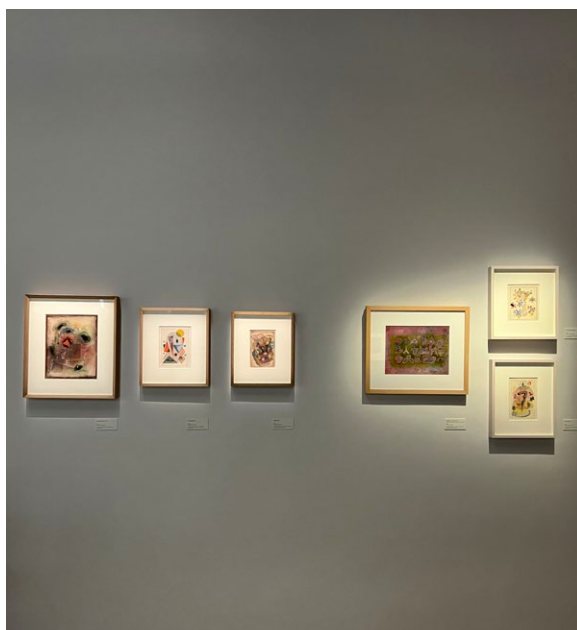
1892-1958



Hans Reichel, Fischeparade n°9 (parade de poissons), aquarelle sur papier, 29,5 x 20,5 cm © Jean-Louis Losi, Courtesy Jeanne Bucher Jaeger, Paris-Lisbonne

La rencontre avec Hans Reichel eut lieu, un an après son arrivée, en août 1930 ; Jeanne Bucher acquiert quelques œuvres et, dès lors, Hans Reichel apparaît régulièrement dans les livres d'or de la galerie. L'atmosphère avant-gardiste qui y régnait avec Max Ernst, Pablo Picasso, Paul Klee, Louis Marcoussis, Serge Brignoni, André Masson, Jacques Lipchitz, César Domela... ne pouvait qu'intéresser Reichel. Jeanne Bucher le présente dans une exposition collective dès 1931. Reichel rencontre Roger Bissière en 1932 qui apprécie son œuvre et noue des amitiés avec les artistes de l'Académie Ranson. Jeanne Bucher expose Hans Reichel et Christine Boumeester en 1946, puis chez Marian Willard à New York. Après le décès de Jeanne Bucher en 1946, il est exposé à la galerie dès 1947. Six expositions s'y tiendront jusqu'en 1958, Jean-François Jaeger aimait infiniment sa peinture : « Face à son œuvre, je reste ébloui par l'évidence de la présence d'une autre lumière, d'un autre sentiment ou d'un ordre autre, du message d'un ailleurs si désirable, si conquérant dans sa simplicité, son harmonie, sa vérité, qu'il transfigure même le format des huiles et des aquarelles et leur confère une dimension d'universalité ». Trois ans après l'arrivée de Véronique Jaeger à la direction de la galerie en 2004, elle organise une exposition conjointe de Hans Reichel et Günter Haese intitulée « L'Œil cosmologique », puis le présente dans « Matière et Mémoire » (2014) en ne cessant de l'exposer à la galerie à Paris ou à Lisbonne et dans des musées internationaux. En 2018, la galerie a prêté des œuvres de Reichel au MuMa – Musée d'art

moderne André Malraux au Havre pour l'exposition *Né(e)s de l'écume et des rêves – Les artistes et la mer*, qui explorait l'imaginaire liée à la mer chez les artistes du XIXème siècle à nos jours. En 2022, la Maison Caillebotte lui consacrait, en collaboration avec la galerie, une exposition intitulée *Hans Reichel (1892-1958), lumières intérieures* à l'Orangerie. **En 2025, dans le cadre de son centenaire, la galerie collabore avec le Musée de Lodève par le prêt d'œuvres d'Hans Reichel et de Paul Klee, dans le cadre de l'exposition « Rendre visible » du 19 avril au 31 août 2025.**



1. Vue de l'exposition *Hans Reichel (1892-1958), lumières intérieures*, Maison Caillebotte, 2022

2. Hans Reichel, *Kristalle : leuchtendes Maerchen (Cristaux)*, 1948, aquarelle sur papier, 25 x 31 cm © Jean-Louis Losi, Courtesy Jeanne Bucher Jaeger, Paris-Lisbonne



Portrait de Hans Reichel, 1955 © droits réservés, Courtesy Jeanne Bucher Jaeger, Paris-Lisbonne



Hans Reichel, *Komposition mit blaugelbem Schein mit glühender Sonne*, 1939, aquarelle sur papier, 24 x 19 cm © Jean-Louis Losi Courtesy Jeanne Bucher Jaeger, Paris-Lisbonne

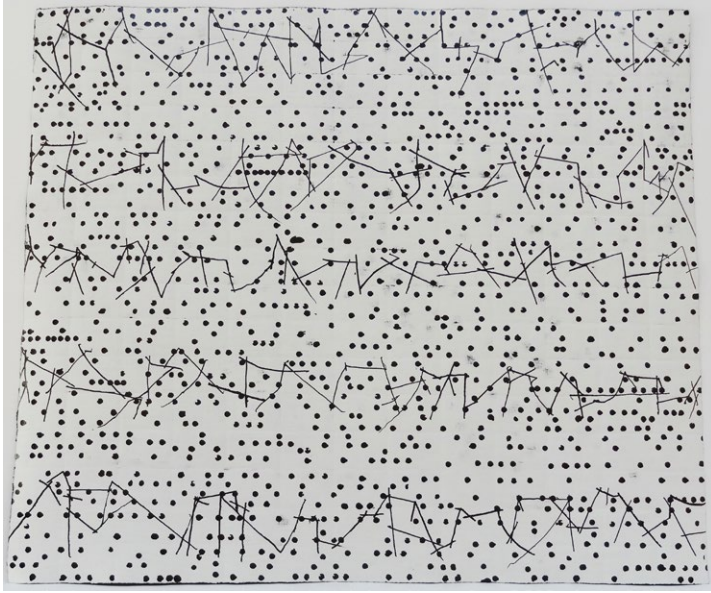
Hans Reichel était un être trop absolu, trop pur pour avoir une quelconque envie d'appartenir à une école ou à un courant artistique. Il en prend conscience très tôt puisqu'il fuit le Bauhaus dès les années 1930. Comment qualifier quelqu'un qui écrit : « Je ne crois pas que le rossignol, après avoir chanté toute la nuit, dirait j'ai travaillé. Mes petites aquarelles ne sont pas non plus des "travaux". Ce sont plutôt des chansons, des prières, des petits airs en couleurs, rien de plus et rien de moins ». Pourquoi vouloir « classer » une œuvre qui convoque une telle foi dans la création, conserve autant de naturel, exprime la simplicité du rêve de l'enfance, fuit et transcende la violence, en nous faisant ressentir l'amour de ce qui est vrai. Il suffit de voir ses petites aquarelles – souvent amassées – collectionnées par les plus purs amateurs, sans esprit lucratif, toujours accrochées sur leurs murs, pour percevoir le mystère et la joie que ces œuvres leur procurent. Il est troublant de découvrir comment ceux qui l'ont bien connu parlent de lui : « Reichel était un saint, une sorte de saint François d'Assise. En perpétuel état de grâce, il ne voyait et n'entendait que ce qui pouvait l'arracher et le distraire de cette « soi-disante vie » et « si sa peinture nous enchante, c'est qu'elle est rêve, la substance diaphane, fragile et incorporelle du rêve rendu visible et tangible », écrivait Brassai, son voisin à l'hôtel des Terrasses à son arrivée à Paris et grand ami. « Un ascète étrange et sensuel, doté d'un œil cosmologique, par son regard voilé, comme s'il revenait à chaque instant d'un long voyage sous les eaux », dira de lui Henry Miller. « Vous nous ouvrez les portes claires des paradis perdus », écrivait Bissière ; et plus récemment, la découverte par la directrice du musée de Lyon, Sylvie Ramond, en visite chez Cécile Reims, d'un manuscrit de Fred Deux laissé durant plus de quarante ans au dos d'une œuvre et intitulé « Sur Hans Reichel, le sage de l'impasse », une lettre-hommage de quatre pages à son aîné, décrivant l'influence fondamentale sur son œuvre et présentant Reichel comme « un clown saint ». Son œuvre n'a rien perdu de sa fraîcheur, ni de sa force, à en juger l'intérêt des jeunes amateurs qui reconnaissent toute la magie de ces petits talismans.



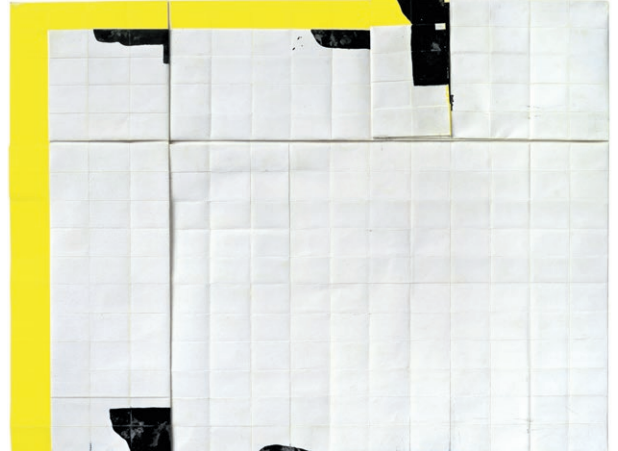
Vue de l'exposition *Rendre visible*, 2025, Musée de Lodève © Emidio Castri

HANNS SCHIMANSKY

1949



Sans titre, 2014
Encre sur papier plié, 51 x 62 cm
© Jean-Louis Losi, Courtesy Jeanne Bucher Jaeger, Paris-Lisbonne



Sans titre, 2011
Pliage, encre et gouache sur papier, 37 x 46,5 cm
© Jean-Louis Losi, Courtesy Jeanne Bucher Jaeger, Paris-Lisbonne

Je cherche à capter et à prolonger l'intensité insaisissable de l'instant dans les dessins, en une équivalence, disons, diffuse. Les dessins sont réalisés d'un seul souffle. Le moment compte, avec ses aberrations et ses erreurs. Demain, la constellation sera différente.

Hanns Schimansky

Né en 1949 en Allemagne de l'Est et ingénieur agronome de formation, Hanns Schimansky s'est résolument et quasi exclusivement tourné vers le dessin depuis 1979. Son attirance pour le travail sur papier et peut-être, la rareté de certains matériaux dans une partie de la R.D.A. pourraient expliquer ce choix. Stimulé par Johannes Müller, l'un des plus illustres physiologistes allemand du XIXème siècle, l'artiste aime à dépeindre la nature : ses dessins scripturés invitent à vivre le rythme du monde, captant et prolongeant l'intensité insaisissable de l'instant, convoquant le hasard et le provoquant, évoquant les champs vus du ciel, leur géométrie, leurs couleurs et contours.

Par l'usage et la combinaison de très nombreuses techniques (gouache, acrylique, encre de chine appliquée au pinceau ou à la plume métallique, graphite, pastel, crayon, craie...), le dessin est champ exploratoire, réduit à son essence dans la ligne, véritable langage de l'artiste. L'artiste, fait entendre sa voix dans les variations les plus diverses ; il joue avec elle, l'étend avec puissance sur le papier ou la laisse couler doucement, arrachant toujours de nouvelles significations à sa simplicité, dans un engagement quotidien, inépuisable, mais jamais répétitif. Les bruissements du papier plié et déplié, la plume qui gratte, le point répété avec précision, le trait qui glisse selon des rythmes toujours variables, ponctuent, traversent de leurs sonorités et silences, son œuvre.



Vue d'exposition *La Ligne Claire*, Hanns Schimansky 2010, Galerie Jeanne Bucher Jaeger, Marais, Paris © Hervé Abbadie, Courtesy Jeanne Bucher Jaeger, Paris-Lisbonne



Vue d'exposition *L'Espace de la ligne*, Hanns Schimansky 2019, Galerie Jeanne Bucher Jaeger, Marais, Paris © Hervé Abbadie, Courtesy Jeanne Bucher Jaeger, Paris-Lisbonne

Hanns Schimansky opère par contraste et syncope. Son travail porte à la fois sur l'expérience et sur ce qu'il vit. Il est venu de la côte à la ville. Il y a des contradictions partout. Le champ associatif du possible - dans lequel il opère et que ses dessins représentent toujours - a été labouré et semé, et la récolte est riche. Ainsi, tant pour le spectateur que pour l'artiste. Les dessins de Hanns Schimansky remplissent souvent, visuellement, une fonction cognitive surprenante et, pour l'imagination, une merveilleuse fonction libératrice.

Kirsten Claudia Voigt, catalogue 'quellenfeld', Staatliche Kunsthalle Karlsruhe.

L'artiste a exposé en Europe, notamment au Gemeentemuseum Den Haag de La Haye, à la Staatliche Kunsthalle de Karlsruhe, au Musée d'art et d'histoire de Neuchâtel, au Martin-Gropius-Bau et à l'Akademie der Künste, à Berlin, au MNAM Centre Georges Pompidou, Paris, au Metropolitan Museum of Art, New York... Son œuvre figure dans de nombreuses collections publiques, telles que le Musée national d'art contemporain d'Oslo, la Berlinische Galerie, le Musée national d'art contemporain de Berlin, la Pinakothek der Modern de Munich ou le Morgan Library & Museum Collection, de New York.

Hanns Schimansky est exposé par la galerie dès 2010. En 2019, une nouvelle exposition personnelle lui était consacrée, *L'Espace de la Ligne*. Début 2020, le Metropolitan Museum of Art à New York présente un dessin de Hanns Schimansky dans l'exposition *From Géricault to Rockburne : Selections from the Michael and Juliet van Vliet Rubenstein Gift*.

En 2023, le Centre d'Arts Plastiques de Royan présente une sélection de ses œuvres au sein de l'exposition *Anna Mark, Jean-Patrice Rozand, Hanns Schimansky*.



Vue d'exposition *Hanns Schimansky*, 2008, Gemeentemuseum Den Haag, Den Haag, Pays-Bas © Droits réservés

SUSUMU SHINGU

1937



Exposition Susumu Shingu, *Le Souffle d'Ici - L'Eau de là*, Galerie Jeanne Bucher Jaeger, Paris, Marais, 2024
© Hervé Abbadie, Courtesy Jeanne Bucher Jaeger, Paris-Lisbonne

Débutant sa vocation de peintre au Japon, Susumu Shingu se rend à Rome, au début des années 60, fasciné par l'art de la Renaissance, notamment par Piero della Francesca et Leonard de Vinci, et par la pluridisciplinarité des artistes de l'époque, à la fois peintres, sculpteurs, designers, architectes, paysagistes, ingénieurs, astronomes et scientifiques... Sa tridimensionnalité lui est révélée par hasard : l'effet du vent sur l'une de ses peintures, qu'il suspend à un arbre pour la photographier, la met en mouvement. Ce premier contact avec les énergies invisibles de la Nature – le vent - étoffé plus tard par celui de l'eau, du soleil, de la gravité... est fondamental. Susumu Shingu trouve ainsi, au fil du temps, son plein vocabulaire de sculpteur en approfondissant auprès d'ingénieurs l'aspect scientifique de son travail, l'intelligence du détail des formes, en développant la pratique du mouvement perpétuel dans ses sculptures, qu'elles soient soumises à l'infime souffle intérieur ou aux vents les plus extrêmes en extérieur ; il renoue aussi avec son âme de japonais, empreinte de respect d'une nature absolue, d'acceptation de son imprévisibilité et de contemplation de la beauté de ses formes infinies.

Sa longue vie avec le vent souffle depuis des décennies et accompagne ses innombrables projets au sein de la planète : ainsi la **Caravane du Vent**, créée en 2000, a-t-elle fait voyager 21 sculptures en 6 endroits de la planète, choisis par l'artiste pour leurs vents emblématiques, leurs climats extrêmes, leur nature vierge et leurs populations préservées, partageant leur quotidien, lors des différentes étapes de ce périple d'un an : les rizières de Sanda au **Japon** (2000), l'île inhabitée de Motukorea en **Nouvelle-Zélande** (2000), le désert rocaillieux de Tamdaght au **Maroc** (2001), la steppe verte d'Undur Dov en **Mongolie** (2001) et les dunes de Cumbuco au **Brésil** (2001). Le vécu de l'artiste et de son épouse, acteurs et témoins d'une aventure unique au sein de civilisations premières, leur a permis de prendre le pouls de la planète auprès des Maoris, des Mongols, des Samis, des Berbères... tout en faisant circuler les dessins d'enfants, d'une destination à l'autre à travers le monde, offrant sur chaque site une forme au vent et révélant ainsi les énergies telluriques en présence.

Une première exposition à la galerie **Sculptures du respir** est consacrée à l'artiste en 2006, suivie de **Planet of Wind and Water** en 2009 où l'artiste présente le diorama de son projet **Breathing Earth**, un village autosuffisant vivant avec les énergies naturelles du vent, de l'eau et du soleil où chaque bâtiment est animé par ses sculptures-éoliennes ; un lieu d'inspiration, d'échanges et d'actions pour les artistes, les scientifiques et les enfants instinctivement en harmonie avec sa philosophie de la Nature. Ce projet a fait l'objet du film **Breathing Earth – Susumu Shingu's dream**, tourné durant 6 années par le réalisateur Thomas



Exposition Susumu Shingu, *Une utopie d'aujourd'hui*, 2019-2020, Domaine national de Chambord, France © Georges Poncet, Courtesy Jeanne Bucher Jaeger, Paris-Lisbonne

Riedelsheimer. L'installation provisoire en 2012 de *Sinfonietta of Light* dans le grand bassin octogonal du Jardin des Tuileries, à la Concorde à Paris, a suscité l'émerveillement des promeneurs, dans le ballet incessant de formes en mouvement des dix paires d'ailes de la sculpture, allant au gré du vent alors que l'exposition *Au-delà du Temps* se déroulait à la galerie. En 2014, le *Susumu Shingu Musée du Vent* accueillant douze sculptures mues par les énergies naturelles du vent et de l'eau, est inauguré au sein du Parc Arima-fuji de Sanda au Japon, une oasis de nature entre Osaka, Kobé et Kyoto, où l'artiste réside et travaille. On y retrouve sa sculpture-éolienne *Satoyama*, symbole de sa recherche pour l'environnement. En 2018, l'exposition *Cosmos* se déroule à la galerie conjointement à l'exposition *Spaceship*, au Mudam Luxembourg présentant des œuvres dans le grand hall d'entrée et dans le parc en extérieur.



Susumu Shingu, *Musée du Vent*, inauguré le 21 juin 2014, 12 sculptures monumentales de l'artiste, Parc Arima-fuji, Sanda, Préfecture de Hyogo, Japon
© D.R. Courtesy Jeanne Bucher Jaeger, Paris-Lisbonne

On peut aisément saisir pourquoi, depuis plusieurs décennies, de grands créateurs tels qu'Issey Miyake dans le milieu de la Mode, Jirí Kylián dans celui de la Danse, ou encore Tadao Ando et, plus particulièrement, Renzo Piano dans celui de l'Architecture, ont souhaité développer des collaborations avec l'artiste ; celles avec Renzo Piano sont si intimement au diapason et en écho l'une de l'autre, qu'une exposition intitulée *Vies Parallèles*, a présenté les deux créateurs, nés à quelques mois d'intervalle la même année, au Musée d'Art Nakanoshima à Osaka en 2023. En 2024, la galerie lui consacre une nouvelle exposition personnelle *Le Souffle d'ici - L'Eau de là*.

L'artiste a conçu d'innombrables pièces de théâtre, dont la première dans les années 90, *Kippis et ses amis* (*Kippis and his friends*), réalisée au Japon à Sanda autour d'une sculpture animée par l'eau, *L'Arbre d'Eau* (*Water Tree*), centrale dans son œuvre. Il en a non seulement conçu l'histoire mais également les décors et les costumes. *Kippis et ses amis* conte l'histoire, prémonitoire en 2023, d'extraterrestres visitant la Terre pour la première fois et posant naïvement des questions sur l'environnement, la signification de l'importance donnée par les humains à l'argent et la raison pour laquelle ils cherchent à dominer la nature, au lieu de la protéger. De même, ses innombrables livres pour enfants, reflets d'inspirations profondes perçues au sein la nature, nous convoquent chaque fois à un voyage inoubliable jusqu'aux pop-ups les plus récents et la marionnette *Sandalino*.

Cette capacité de Susumu Shingu à traduire le vent sous toutes ses formes, en le révélant depuis des décennies dans des sculptures disposées aux 4 coins de la planète, a naturellement conduit l'artiste à présenter ses œuvres en 2019 au **Domaine national de Chambord**, dans le cadre d'une exposition intitulée *Susumu Shingu : une utopie d'aujourd'hui*, célébrant les 500 ans de la mort de Leonard de Vinci et les débuts de la construction du Château. À l'image de la *Citta ideale* du maître italien, l'artiste y exposait en avant-première la maquette de son futur village en construction *Atelier Earth*, à proximité de son *Musée du Vent* au Japon, village vivant à partir des énergies naturelles du vent, de l'eau et du soleil, révélant et préservant l'énergie vitale de la nature environnante, *un lieu où l'on puisse réfléchir à l'avenir de la Terre, en lien avec les artistes, musiciens, écrivains, universitaires, philosophes, ingénieurs, astronomes et scientifiques du monde entier* écrit Shingu.



Vue d'exposition Susumu Shingu, *Spaceship*, 2018-2019, Mudam Luxembourg
© Georges Poncet, Courtesy Jeanne Bucher Jaeger, Paris-Lisbonne

Du 19 mai au 1er novembre 2023, la **Fondation Villa Datriis** a présenté l'œuvre *Night Flight* de Susumu Shingu dans l'exposition collective *Mouvement et Lumière* à L'Isle-sur-la-Sorgue. Du 12 octobre 2024 au 17 février 2025, le **Fubon Art Museum, à Taipei**, consacre une exposition à l'artiste intitulée *COSMOS - Susumu Shingu - Wind Traveler*.



Atelier Earth, 2020 © D.R., Courtesy General Incorporated Foundation ATELIER EARTH

NICOLAS DE STAËL

1914 - 1955



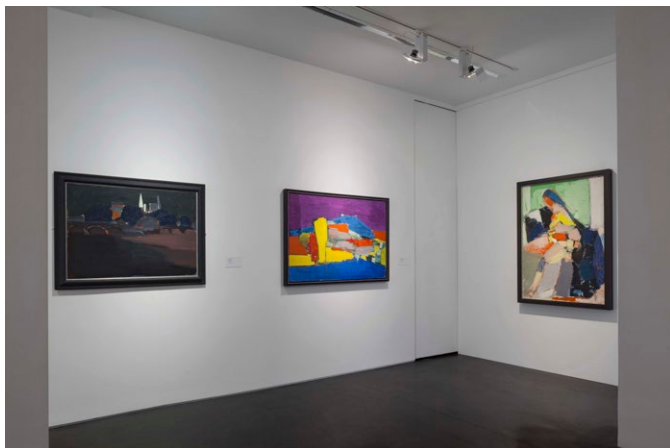
(ci-dessus) *Lavandou*, 1952
Huile sur carton, 11,8 x 17,8 cm

(ci-contre) *Paysage*, 1952
Huile sur carton, 38 x 55 cm

Collection particulière
© D.R., Courtesy Jeanne Bucher Jaeger, Paris-Lisbonne

En 1939, Jeanne Bucher fait la connaissance d'un jeune peintre russe âgé de 25 ans, Nicolas de Staël. Ballotté par l'Histoire et marqué par des drames familiaux, il a déjà beaucoup voyagé avant de s'établir à Paris : il a ainsi fui la Révolution d'Octobre avec sa famille en 1919, a perdu coup sur coup père et mère dans les années qui ont suivi et a trouvé refuge auprès d'une famille bruxelloise, les Fricero, qui assument son éducation. Sa passion précoce pour la peinture le porte ensuite, contre l'avis de son père adoptif, à fréquenter les Beaux-Arts de Bruxelles, puis à voyager en France, en Espagne et au Maroc où il fait, en 1937, la rencontre de Jeanne Guillou, une artiste de cinq ans son aînée, qui quitte pour lui son mari. Les amants voyagent alors en Italie, puis s'installent à Paris où Nicolas travaille beaucoup, détruit presque autant, fréquentant quelques temps l'Académie de Fernand Léger. Engagé volontaire dans la Légion étrangère, il rejoint Jeanne à Nice après la démobilisation. C'est là qu'il fréquente de nombreux artistes comme les Delaunay, Arp et surtout Magnelli. Le couple survit grâce à la peinture de Jeanne, et accueille en 1942 une petite fille, Anne. C'est l'année suivante qu'ils retrouvent Paris, démunis, et se logent grâce à la générosité de Jeanne Bucher qui leur apporte son soutien et achète à Staël ses premiers dessins en 1943.

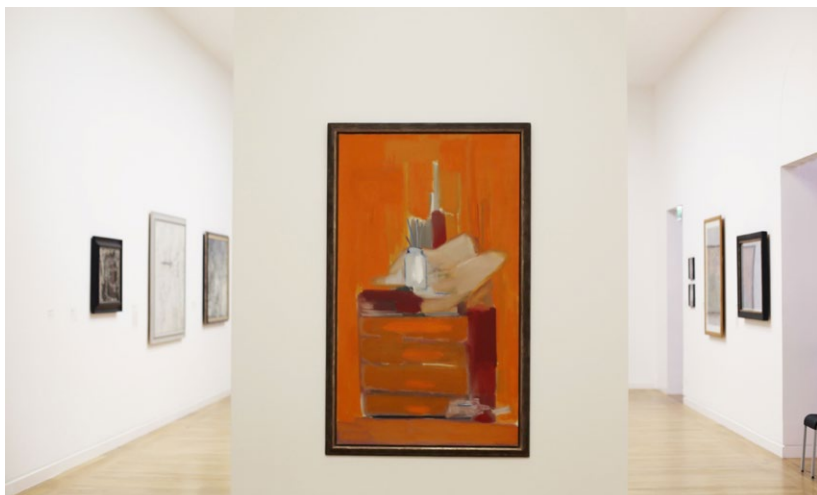
C'est en 1944 que Jeanne Bucher expose l'artiste pour la première fois, aux côtés de Domela et Kandinsky. La première exposition personnelle de Nicolas de Staël à la galerie se déroulera un an plus tard, en 1945 ; c'est alors que certains collectionneurs commencent à s'intéresser au travail de Staël, dont Jeanne Bucher écrit que « *parmi les jeunes (...), il y a surtout Lapicque, Estève et Bazaine. J'aime le plus Lansky et Nicolas de Staël qui sont les plus abstraits, qui ne suivent ni Matisse ni Bonnard, ni même Picasso* ». Car après des débuts figuratifs, de Staël est passé à des compositions abstraites dès 1942, marquées par une palette sombre qui n'aura de cesse d'évoluer, l'artiste poursuivant durant toute sa carrière une quête toujours plus personnelle. C'est ainsi qu'au fil des années 40 les couleurs s'éclaircissent, les pans se font plus larges, la pâte plus épaisse à la surface de la toile. L'artiste, naturalisé français en 1948,



Vue de l'exposition *Matière et Mémoire*, 2013, Galerie Jeanne Bucher Jaeger, Marais, Paris © Hervé Abbadie, Courtesy Jeanne Bucher Jaeger, Paris-Lisbonne



Vue de l'exposition *Œuvres sur papier*, 2013, Galerie Jeanne Bucher Jaeger, St Germain, Paris © Jean-Louis Losi, Courtesy Jeanne Bucher Jaeger, Paris-Lisbonne



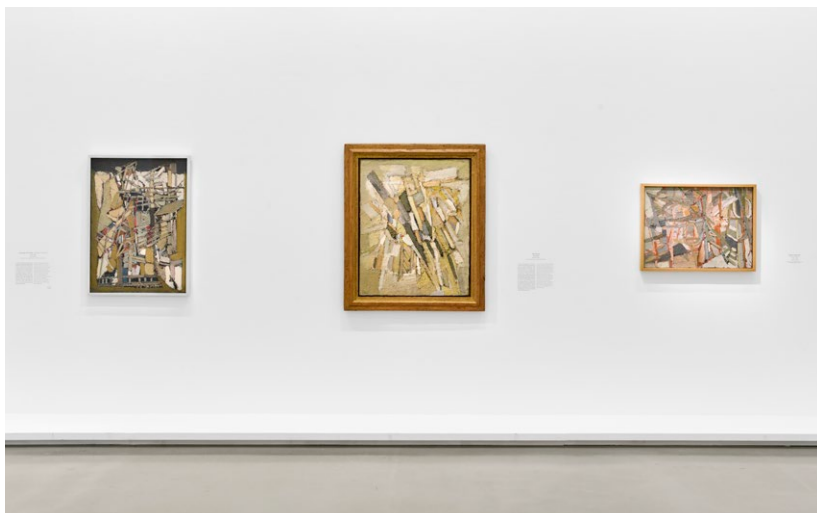
Exposition *Passion de l'Art*, Galerie Jeanne Bucher Jaeger depuis 1925, Musée Granet, Aix-en-Provence, 2017 © Droits réservés, Courtesy Jeanne Bucher Jaeger, Paris-Lisbonne

devient un peintre de plus en plus célèbre, dont les Américains s'arrachent les œuvres que vend son marchand new-yorkais Rosenberg, entrant même dans les collections du MOMA en 1951, un an après la première acquisition du Musée d'Art moderne à Paris. Jeanne, épuisée, est morte en 1946, mais le peintre a pu retrouver une stabilité affective auprès de Françoise, avec laquelle il aura 3 enfants. Son attention à la lumière est de plus en plus évidente, sa science de la composition conserve sa précision et sa production intense en font un des chefs de file majeurs de l'abstraction européenne, au-delà des classifications réductrices de l'Ecole de Paris ou de l'art informel.

Pour autant, Staël se heurte à l'incompréhension lorsque la figure fait retour dans son travail : le fameux tableau des *Footballeurs* (1952), qui fait suite à un match auquel assiste l'artiste au Parc des Princes, lui vaut les foudres des tenants de l'abstraction qui ne lui pardonnent pas ce qu'ils considèrent comme un parjure. Fasciné par le jeu des couleurs et du mouvement sur le pré, Staël ouvre une voie qui renvoie dos à dos les deux tendances majeures de l'art de l'époque, en expliquant : "je n'oppose pas la peinture abstraite à la peinture figurative. Une peinture devrait être à la fois abstraite et figurative." La musique joue également dans ces années un rôle capital dont témoignent des tableaux majeurs comme *Les Musiciens*, *L'Orchestre* ou *Les Indes galantes*. L'année suivante, en 1953, l'artiste s'établit dans la lumière de Ménerbes et voyage en Italie, dont il peint les couleurs éclatantes dans des toiles admirables qui figurent parmi ses plus célèbres (série des Agrigentes). Ce voyage, il ne l'a pas entrepris seul, mais avec une femme dont il est tombé éperdument amoureux, Jeanne Polgue-Mathieu : les nus qu'il peint alors reflètent sa passion pour la jeune femme. C'est également dans ces années-là que l'empatement des toiles laisse place à une matière plus fluide, qui dérouta à nouveau certains de ses admirateurs et collectionneurs, également interloqués par les nombreuses marines qui occupent l'artiste, cherchant dans un travail forcené un possible exutoire à un amour qui semble moins partagé par son égérie. La suite est connue, et a pris rapidement les accents de la légende : le suicide de l'artiste, qui se jette de son atelier d'Antibes, colore sa destinée sans occulter cependant une importance dans l'histoire de l'art qui va croissant.

Dès ses débuts à la galerie, sa rencontre avec l'art de Staël et sa « lumière irréductible à toute autre » avait bouleversé Jean-François Jaeger. Début 1958, un ensemble de 43 œuvres sur papier, fusain, lavis et encres de Chine, honore la mémoire de l'artiste décédé trois ans plus tôt.

Un grand nombre d'expositions monographiques seront par la suite consacrées à l'artiste, dont celles de la Fondation Maeght en 1972 et 1991, un vibrant hommage de la galerie à l'occasion des 30 années de sa disparition, lors de la FIAC 1985, et des rétrospectives importantes au Grand Palais en 1981, au MNAM en 2003 ou encore à la fondation Gianadda en 2010. Un Catalogue Raisonné de ses peintures sera publié en 1997, ainsi qu'un catalogue de ses œuvres sur papier en 2013, à l'occasion d'une nouvelle exposition par la galerie.



Vue de l'exposition Nicolas de Staël, 2023, Musée d'Art Moderne de Paris © Pierre Antoine

Lors de l'exposition *Passion de l'Art* - Galerie Jeanne Bucher Jaeger depuis 1925 au Musée Granet d'Aix-en-Provence en 2017, première rétrospective consacrée à la galerie, dont le co-commissariat fut assuré par Véronique Jaeger, des œuvres essentielles de l'artiste sont présentées, témoignant de sa présence régulière dans nombre d'expositions de la galerie.

En 2023-2024, le Musée d'Art Moderne de Paris, en partenariat avec la Fondation de l'Hermitage à Lausanne, consacre une exposition rétrospective à Nicolas de Staël, à laquelle la galerie contribue par des prêts significatifs.

MARK TOBEY

1890 -1976



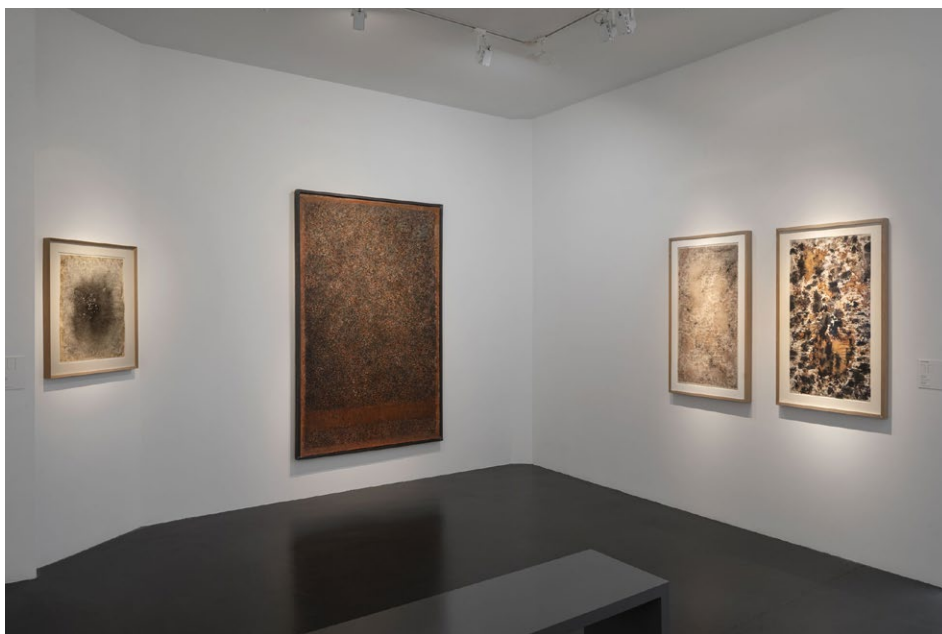
Untitled, 1959
Tempera sur papier
34,6 x 43 cm, encadrée 50 x 48 x 3 cm
© Jean-Louis Losi, Courtesy Jeanne Bucher Jaeger, Paris-Lisbonne

Pionnier de l'abstraction américaine, Mark Tobey a eu sa première exposition monographique en Europe à la galerie Jeanne Bucher en 1955. En 1958, il obtiendra le Grand Prix de la Biennale de Venise qui lui ouvrira les portes de la reconnaissance internationale.

Après sa conversion en 1918, à la foi Bahaï, célébrant l'harmonie sacrée qui règne entre les hommes et la nature entière, l'apprentissage de la calligraphie persane, arabe et chinoise développé à l'occasion de ses voyages au Moyen-Orient et en Extrême Orient dès les années 1920, le séduit par la fluidité de leurs formes et aura une incidence certaine sur son œuvre.

Reconnu pour ses « écritures blanches » dès le milieu des années 1930 – sa manière de pénétrer au-delà des perceptions quotidiennes, de donner une forme visible à l'énergie et à la musique de l'univers dans une gestualité pure –, « le sage de Seattle » utilise principalement la technique de la tempera sur petits formats, réalisée sur papiers très minces, peints à la détrempe, en utilisant

des pinceaux d'une extrême finesse, mettant en exergue la maturation lente de son œuvre, développée dans le silence et la méditation. Son trait, opéré d'un seul geste cursif, semble décomposé en une sorte de vibration maîtrisée de la main, qui couvre le papier d'une prolifération de signes, du plus petit au plus grand mais dont chacun trouve toute sa place, dans une rigueur totale et dans une résonance intense.



Exposition *Tobey or not to be ?*, Mark Tobey, 2020, Galerie Jeanne Bucher Jaeger, Marais, Paris © Hervé Abbadie, Courtesy Jeanne Bucher Jaeger, Paris-Lisbonne

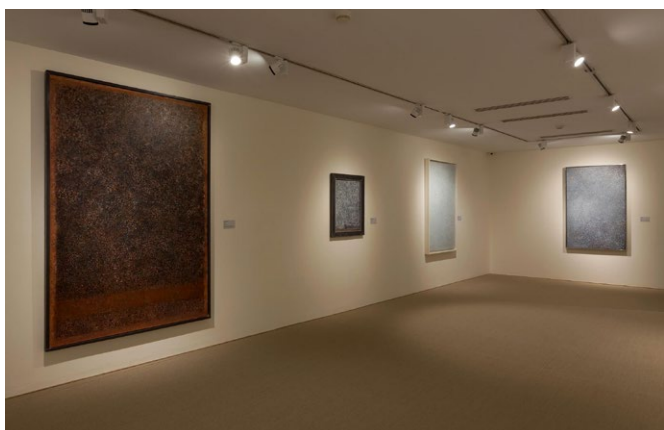


Exposition *Tobey or not to be ?*, Mark Tobey, 2020, Galerie Jeanne Bucher Jaeger, Marais, Paris © Hervé Abbadie, Courtesy Jeanne Bucher Jaeger, Paris-Lisbonne

En 2020, la galerie organise une importante exposition monographique rue de Saintonge en collaboration avec le Centre Pompidou et la Collection de Bueil & Ract-Madoux, accompagnée de la publication d'un catalogue édité chez Gallimard.

Les présentations régulières de Mark Tobey à la galerie depuis les années 50 et l'hommage rendu en 2010 par la galerie, sous l'impulsion de Véronique Jaeger, pour célébrer les 120 ans de la naissance de l'artiste à la FIAC et à la galerie sont innombrables, tout autant que les prêts d'œuvres au sein d'expositions dont l'importante rétrospective *Mark Tobey: Threading Light* (Commissaire Debra Bricker Balken) de la Collection Peggy Guggenheim de Venise et l'Addison Gallery of American Art de Andover en 2017-2018.

Ses œuvres sont présentes dans de nombreuses institutions internationales prestigieuses : Centre Pompidou, Paris, Fondation Beyeler, Bâle, Kunstmuseum, Bâle, Guggenheim, New York, The Metropolitan Museum of Art, New York, The Museum of Modern Art, New-York, the Whitney Museum, New-York, The Art Institute of Chicago, Addison Gallery of American Art, Andover Massachusetts, Tate London...



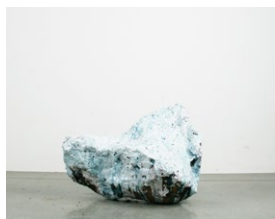
Exposition *Mark Tobey: Threading Light*, 2017/2018, Peggy Guggenheim Collection, Venise, Italie © Droits réservés, Courtesy Peggy Guggenheim Collection



Exposition *Tobey - Biberstein, Écritures Contemplatives*, Mark Tobey, Michael Biberstein, 2018, Galerie Jeanne Bucher Jaeger, St Germain, Paris © Jean-Louis Losi, Courtesy Jeanne Bucher Jaeger, Paris-Lisbonne

MARIA ANA VASCO COSTA

1981



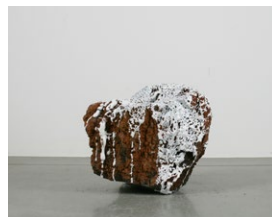
Untitled #4 (5 A.M.), 2022
Pierre volcanique émaillée
38 x 24 x 32 cm



Untitled #1 (5 A.M.), 2022
Pierre volcanique émaillée
34 x 27 x 30 cm



Untitled #3 (5 A.M.), 2022
Pierre volcanique émaillée
33 x 20 x 31 cm



Untitled #2 (5 A.M.), 2022
Pierre volcanique émaillée
30 x 25 x 25 cm



Vue d'exposition *Toucher Terre, l'Art de la sculpture céramique*, 2022, Fondation Villa Datriis, l'Isle-sur-la-Sorgue, France
© Bertrand Michau

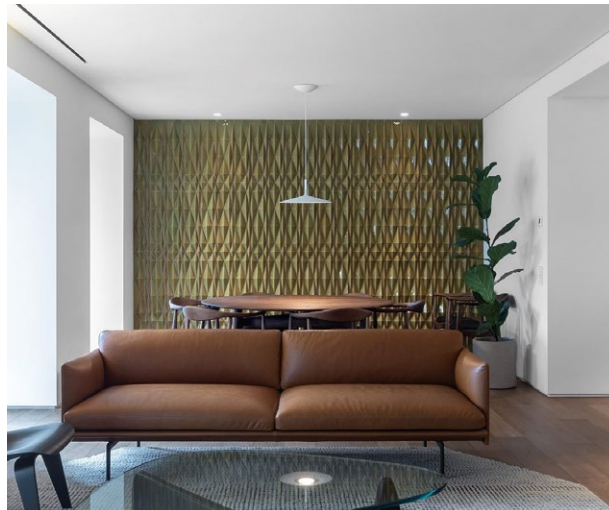
Maria Ana Vasco Costa crée des objets sculpturaux et des œuvres d'art *in situ*, travaillant principalement dans le domaine de la céramique. Après un diplôme d'architecture en 2004 et un brillant parcours professionnel à Londres, collaborant notamment avec Sir David Adjaye et Sir Terence Conran, Maria Ana Vasco Costa retourne à Lisbonne en 2009, et obtient un diplôme en céramique et Beaux-arts de l'Ar.Co Centro de Arte e Comunicação Visual. La céramique devient alors son matériau de prédilection. Cette fascination pour la céramique est consubstantielle à ses racines açoréennes. Entourée de nature brute, de pierres volcaniques et d'immensité, l'artiste conçoit sa plasticité esthétique à travers ces forces et décèle tous les jeux de lumière qui en découlent tels la *calçada* ou les façades portugaises au fil de ses déambulations dans les rues.

En 2014, elle exécute ses premiers projets utilisant de carreaux tridimensionnels de fabrication manuelle et expérimente la couleur, la texture et le motif, conjuguant des formes géométriques tridimensionnelles simples, appliquées à une échelle architecturale, dans la tradition des carreaux portugais monochromes.

La même année, elle est invitée à prendre en charge le Département de la Céramique de l'Ar.Co, fonction qu'elle exerce encore actuellement. Entre 2017 et 2019, l'artiste est invitée en résidence à l'historique Viúva Lamego. Ses créations sont primées lors des *Surface Design Awards* de Londres en 2016, 2017 et 2018. En 2019, l'artiste fut présélectionnée pour le Mostyn Open.



L'artiste Maria Ana Vasco Costa devant son oeuvre murale d'un appartement à Lisbonne © D.R.



Maria Ana Vasco Costa, Œuvre murale pour Colectiv Arquitectura, 2018, Lisbonne, Portugal © Fernando Guerra, Courtesy Jeanne Bucher Jaeger, Paris-Lisbonne



1. Portrait de Maria Ana Vasco Costa © Droits réservés, Courtesy Jeanne Bucher Jaeger, Paris-Lisbonne

2. Maria Ana Vasco Costa, Œuvre murale, Pedrita Studio, HotelHotel, 2019, Lisbonne, Portugal © Maria Ana Vasco Costa

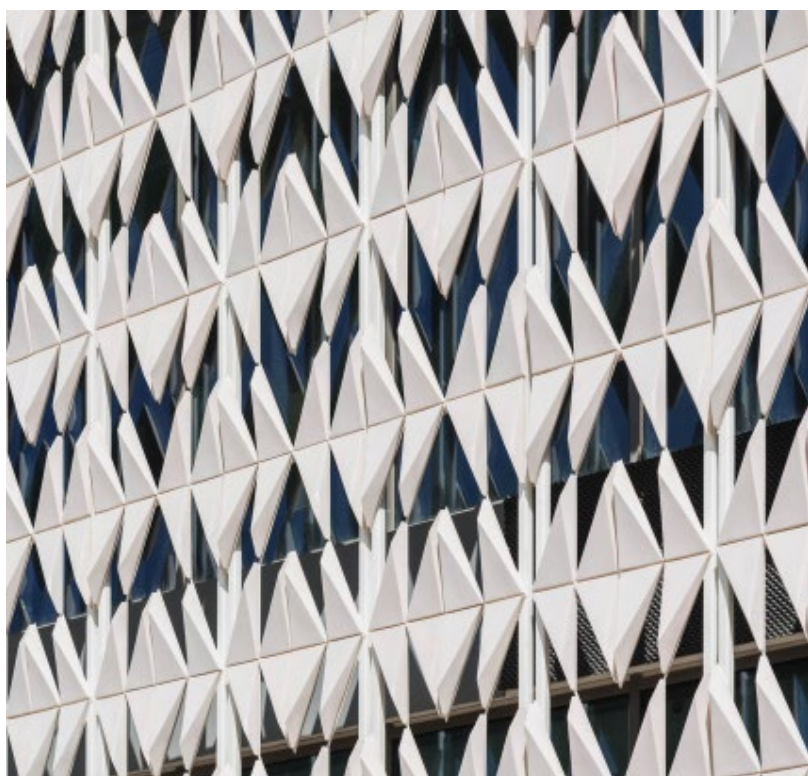
3. Maria Ana Vasco Costa, Œuvre murale, Boutique Cartier, 2023, Barcelone, Espagne © Droits réservés

En 2022, Maria Ana Vasco Costa était présentée dans l'exposition *Toucher Terre, l'Art de la sculpture céramique* à la Fondation Villa Datri à l'Isle-sur-la-Sorgue, France.

Dans le cadre de la cérémonie de clôture de la Saison France-Portugal 2022, l'artiste portugaise a créé à Lisbonne une sculpture totem, en hommage à Simone Veil, inaugurée en présence du Premier Ministre portugais Antonio Costa et de la Première Ministre française Elisabeth Borne, du Maire de Lisbonne Carlos Moeda, de Jean Veil, fils de Simone Veil, du Ministre de la Culture portugais Pedro Adão e Silva et de la Ministre de la Culture française Rima Abdul Malak.

L'artiste a été présentée au Musée d'art contemporain de Lisbonne, au sein de l'exposition I II III IV V - five decades of ar.co en 2023 et a créé d'innombrables réalisations architecturales en intérieur et en extérieur. Elle a été finaliste *Surface Design Awards 2024* pour deux projets de façades extérieures : un immeuble résidentiel à Algés, réalisé en collaboration avec Almeida Fernandes Arquitectos et le MACAM, Musée d'art contemporain Armando Martins à Lisbonne, réalisé en collaboration avec MetroUrbe.

Maria Ana Vasco Costa expose régulièrement son travail au Portugal et à l'étranger : *Ice Ice Baby*, Appleton, (2021) ; *Pitching yourself a tent were we all may enter*, Quetzal Art Center (2021), Vidigueira ; *Água d'Alto*, Galeria Municipal de Almada, (2019) ; *Veículo Longo*, Casa-Atelier Vieira da Silva, (2019) ; *The Land of the Glazed Cities*, Imperial Palace, Beijing (2019) ; *Do presente para o futuro*, Museu do Azulejo, Lisboa (2018) ; *Portugal Tropical*, Merzbau Gallery, Miami (2016) ; *Primeira Escolha*, Museu José Malhoa, Caldas da Rainha (2016) ; *Mostyn 19 Agora*, Mostyn, Landudno, Wales (2015), *HD*, Espaço AZ, Lisboa (2014) e *ABECEDÁRIO - 40 Anos do Ar. Co*, Museu do Chiado, Lisboa, Portugal (2013).



MACAM, Musée d'art contemporain Armando Martins à Lisbonne, réalisé en collaboration avec MetroUrbe © Droits réservés

MARIA HELENA VIEIRA DA SILVA

1908 -1992



Composition 55, 1955, huile sur toile, 116 x 137 cm
© Jean-Louis Losi, Courtesy Jeanne Bucher Jaeger, Paris-Lisbonne

Maria Helena Vieira da Silva s'est très tôt familiarisée avec l'art grâce à son grand-père, fondateur du journal lisboète *O Século*. Après des études à l'Ecole des Beaux-arts de Lisbonne, elle quitte son pays natal pour Paris, en 1928, où elle poursuit sa formation à l'Académie de La Grande Chaumière, suit les cours de Fernand Léger, de Bourdelle ainsi que ceux de l'Académie Ranson. Elle rencontre à cette époque son futur mari, le peintre hongrois Árpád Szenes. Initiée aux nouveaux courants artistiques de l'Impressionisme, du Futurisme et Cubisme ainsi qu'à la sculpture, elle se consacre, dès 1929, essentiellement à la peinture, et cherche son propre style, par le regard et l'expérimentation, revendiquant de ne vouloir appartenir à aucun courant précis. Les recherches spatiales de l'Ecole de Sienne ainsi que la perspective l'enthousiasment tout comme la découverte de Cézanne et ses *Joueurs de cartes* dans leur continuité spatiales qui lui donnent « la clef pour passer derrière le mur apparemment sans issue ». La collaboration avec Jeanne Bucher débute en 1933, avec la parution de l'édition Kô & Kô. A cette époque, Vieira da

Silva s'intéresse à des perspectives inhabituelles construites autour d'un point de fuite où l'espace joue un rôle primordial. Elle va ensuite le construire par la couleur et les formes en losanges, rappelant les azulejos portugais, créant un réseau structuré « où les personnages se promènent, montent, descendent » dans une maille spatiale. Elle entend par la perspective, « parvenir à suggérer un espace immense dans un petit morceau de toile » en créant un espace propre. Pendant la Seconde Guerre mondiale, Vieira da Silva et son mari partent au Portugal, puis s'exilent au Brésil, avant de rentrer à Paris en 1947. A son retour, l'Etat français initie une politique d'acquisitions de ses œuvres. Naturalisée française en 1956, Vieira da Silva a reçu de nombreux prix, tant portugais que français, dont le Grand Prix National des Arts en 1966. Elle est ensuite nommée *Chevalier de la Légion d'honneur* en 1979 et reçoit la *Grande Croix de la Liberté* au Portugal dans les années 80.

Les perspectives infinies de ses compositions se lisent toujours comme la manifestation d'une essentielle exploration de l'espace, de ses recoins et de ses liens, qu'ils soient intimes comme des chambres ou lointains comme des couloirs étirés. À partir d'une convergence de lignes tissées en réseaux, elle invite l'œil à identifier des images émergentes puisant leur source dans ses souvenirs et son sens intuitif du motif et du rythme. L'espace psychologique que crée cette représentation fragmentée de la réalité capte la façon dont l'esprit retient et remodèle les souvenirs : il ne renvoie pas seulement à sa vie à Paris, mais aux expériences sensorielles de son enfance à Lisbonne, célèbre pour ses rues pavées de losanges, la *calçada* portugaise. Bien qu'elle entretienne un sens de la profondeur de l'espace et des perspectives au moyen d'une structure et d'un ordre sous-jacents, Vieira da Silva se plaît à brouiller la frontière entre représentation et abstraction, de sorte que les surfaces évocatrices de pièces, de maisons, de gares connues, de ponts traversant ou de vues urbaines aériennes ne décrivent jamais totalement un seul lieu ou panorama, mais un enchevêtrement de lieux visités. Vieira da Silva peint certainement son étonnement d'être un être vivant, de bouger, de persévérer, de s'ouvrir à la lumière et

à l'échange avec tout ce qui l'entoure. Dans la croissance des tissus organiques de ses tableaux, où les lignes se croisent et se recroisent, elle découvre toujours de nouvelles issues de lumière, ce vide/plein, cette destination de présence inconnue qu'elle explore depuis le début de son œuvre et, plus particulièrement, dans ses œuvres des années 70 à 90, où une trajectoire ascensionnelle se fait plus évidente, comme si notre vie s'apparentait à un chemin de traverse dont on était soi-même l'architecte, l'ingénieur et le concepteur, évoluant au sein



Exposition personnelle Maria Helena Vieira da Silva, 2019, Jeanne Bucher Jaeger - Espace Marais © Hervé Abbadie, Courtesy Jeanne Bucher Jaeger, Paris-Lisbonne

d'une réalité où la multiplication des points de vue fait vaciller les certitudes au gré d'un parcours labyrinthique où l'artiste est seule détentrice du fil d'Ariane. Son incertitude devient une certitude où ce qui la guide est l'innovation et l'exigence d'une quête métaphysique et spirituelle profonde. Les toiles des dernières années se libèrent de toute structure comme pour mieux sonder la lumière, cette clarté lumineuse qui se trouve au-delà du miroir de la vie.

Vieira da Silva décède à Paris en 1992, deux ans après la création de la Fondation Árpád Szenes – Vieira da Silva à Lisbonne et juste avant l'inauguration du Musée qui abrite ses œuvres et celles de son mari. L'artiste sera fidèle, promue et défendue toute sa vie et encore aujourd'hui par la Galerie Jeanne Bucher Jaeger : Jeanne Bucher l'a fait connaître à ses débuts, Jean- François Jaeger a assuré la promotion de l'oeuvre de 1947 à 2003, et, depuis 2004, sa Présidente Véronique Jaeger, ayant été notamment co-commissaire des expositions commémoratives des dixième et vingtième anniversaires de la Fondation lisboète, poursuit cette mission en participant depuis 2004 à d'innombrables expositions, tant en France qu'à l'International. Exposées dans le monde entier, ses œuvres figurent aujourd'hui dans les collections des plus grandes institutions et Fondations privées internationales ; aux États-Unis, celles du MoMA (premier acquéreur de son œuvre) et du Guggenheim à New York, de la Phillips Collection à Washington, du San Francisco Museum of Modern Art et de l'Art Institute à Chicago ; en France au Centre Pompidou-Mnam et du Musée d'Art Moderne de la Ville de Paris, des musées de Dijon, Marseille, Colmar, Nantes, Metz, Rouen, Lyon, Grenoble, du Musée Stedelijk à Amsterdam, de la Tate Modern à Londres, de la Gulbenkian à Lisbonne, du Musée de Bâle en Suisse... En 2019, la galerie conçoit avec deux confrères une exposition itinérante historique entre Paris, Londres et New York. En 2022-2023, dans le cadre de la *Saison-France Portugal*, le musée des Beaux-Arts de Dijon et le musée Cantini de Marseille, en partenariat avec la Galerie Jeanne Bucher Jaeger, organisait une rétrospective intitulée *Vieira da Silva, L'œil du Labyrinthe* ; cette rétrospective rassemblait plus de 80 œuvres iconiques dans le cheminement de l'artiste, provenant d'institutions prestigieuses.

En 2023-24, le Musée Mohammed VI d'art moderne et contemporain de Rabat, en collaboration avec la Fondation Árpád Szenes - Vieira da Silva à Lisbonne, organise, pour la première fois au Maroc, une exposition majeure dédiée au couple Maria Helena Vieira da Silva et Árpád Szenes, intitulée *Une histoire d'amour et de peinture*. Dans le cadre des commémorations du Cinquantenaire de la Révolution des Œillets au Portugal, Vieira da Silva est choisie par l'Etat Portugais comme la figure artistique officielle symbolisant la notion d'universalisme et de liberté. Une exposition intitulée *A nos a Liberdade (A nous la Liberté)*, rassemblant une trentaine de peintures majeures, est inaugurée le 23 avril 2024 au Palais Sao Bento de l'Assemblée de la République à Lisbonne jusqu'en fin juillet 2024 : on peut notamment y voir les deux œuvres réalisées par Vieira da Silva avec Sophia de Mello Breyner Andresen intitulées *A Poesia esta na rua (la Poésie est dans la rue)* célébrant la Révolution des Œillets. La Galerie Jeanne Bucher Jaeger organise une présentation d'œuvres majeures à l'occasion d'Art Paris début avril 2024, et le Théâtre de la Ville de Paris présente une quinzaine de reproductions de peintures essentielles de Vieira da Silva, placées dans l'entrée du Théâtre durant près d'un mois, à l'occasion des commémorations de la Révolution des Œillets rendant ainsi hommage à une artiste ayant toujours placé les valeurs de liberté et d'universalisme au cœur de son œuvre. En 2024-25, Maria Helena Vieira da Silva est présentée dans l'exposition *InformELLES: Women Artists and Art Informel in the 1950s/60s* à Hessen Kassel Heritage, Kassel en Allemagne. **Du 12 avril au 15 septembre 2025, la Peggy Guggenheim Collection présente *Maria Helena Vieira da Silva : Anatomie de l'espace*, sous le commissariat de Flavia Frigeri, conservatrice à la National Portrait Gallery de Londres. Après Venise, l'exposition sera présentée au musée Guggenheim Bilbao du 17 octobre 2025 au 22 février 2026.**



Portrait de Maria Helena Vieira da Silva dans son atelier, rue St-Jacques à Paris, 1948 © D.R. Courtesy Jeanne Bucher Jaeger, Paris-Lisbonne



Vue d'exposition *Vieira da Silva, L'œil du Labyrinthe*, 2022, Musée Cantini, Marseille © David Giancatarina



Vue d'exposition, *Maria Helena Vieira da Silva: Anatomy of Space*, Peggy Guggenheim Collection, 12.04- 15.09.2025 © Photo Sergio Martucci

ZARINA

1937 - 2020



(ci-dessus) *Cities I called home*, série Portfolio of 5 prints : Aligarh, Bangkok, Delhi, Paris, New York, 2010, Blocs de bois gravés en noir sur papier népalais fait à la main monté sur papier Arches crème, 66 x 50,8 cm (chaque) © D.R.

(ci-contre) *Untitled*, 2016, Collage de feuille d'or 22 carat et papier BFK light imprimé avec encre noir monté sur papier Somerset Antique, 62,2 x 55,8 cm Cadre : 68,5 x 62 cm © D.R.

Née en 1937 à Aligarh, en Inde, Zarina Hashmi, qui préférait n'utiliser que son prénom, a obtenu une licence en mathématiques à l'université musulmane d'Aligarh (1958) avant d'étudier la gravure, une passion éveillée par ses rencontres avec des papetiers locaux lors d'un séjour au Rajasthan à la fin des années 1960. Zarina a ensuite étudié la taille-douce avec Stanley William Hayter à l'Atelier 17, à Paris (1964-67), et la gravure sur bois au Toshi Yoshida Studio, à Tokyo.

Travaillant principalement en taille-douce, en gravure sur bois, en lithographie et en sérigraphie, Zarina a toujours fait de sa vie le sujet de son art. Elle est l'une des rares artistes femme de sa génération à avoir forgé une réelle identité avec ses gravures et sculptures sur le thème de la Partition, de l'exil et la nostalgie de la maison natale. Ses œuvres, essentiellement réalisées de papier gravé, tissé, percé, sculpté, sont les partitions d'une mémoire continue, initiée dans un univers familial intellectuel et cultivé, où l'histoire enseignée par son père ainsi que la littérature et la poésie contribuent au raffinement de son esprit. Son attachement au livre, au mot, à l'Urdu, sa langue maternelle, à la poésie ourdou, essence du soufisme, l'amènent à considérer le papier comme une seconde peau qui respire, vieillit, peut être tâchée, ou encore percée et moulée... Ses études de mathématiques ainsi que sa fascination pour la géométrie pure de l'architecture moghole, avec sa symétrie et son équilibre, sont déterminantes pour son art qui prend la forme d'un parcours initiatique et mystique.



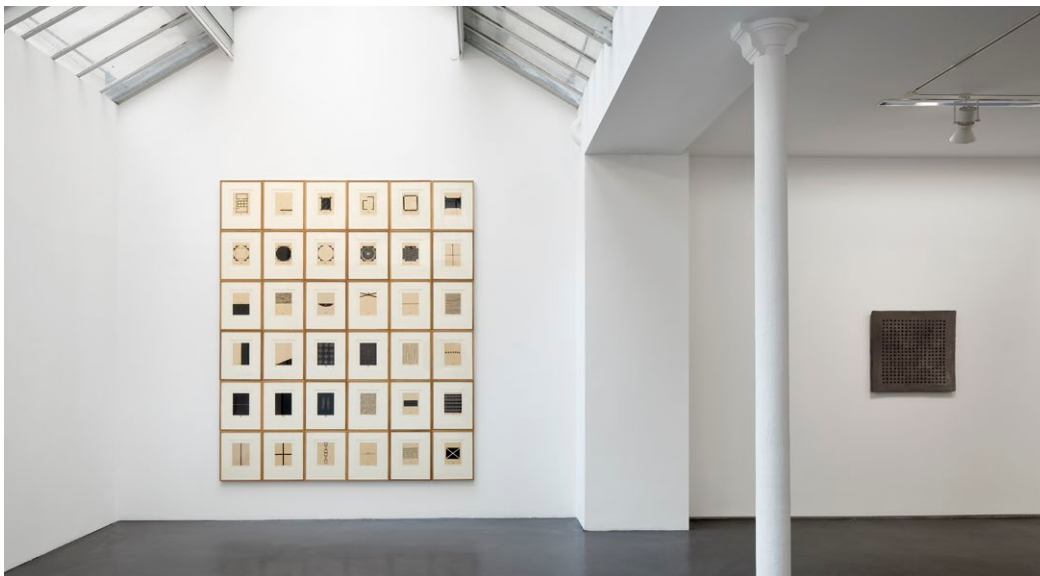
Vue d'exposition *Life lines*, 2016, Galerie Jeanne Bucher Jaeger, Marais, Paris
© Hervé Abbadie, Courtesy Jeanne Bucher Jaeger, Paris-Lisbonne



Folded House, 2016
Collage de feuille d'or 22-carat et papier BFK light imprimé avec encre noir monté sur papier Arches
22,8 x 22,8 cm, cadre : 34,01 x 34,01 cm
© Jean-Louis Losi, Courtesy Jeanne Bucher Jaeger, Paris-Lisbonne



Folded House, 2016
Collage de feuille d'or 22-carat et papier BFK light imprimé avec encre noir monté sur papier Arches
22,8 x 22,8 cm, cadre : 34,01 x 34,01 cm
© Jean-Louis Losi, Courtesy Jeanne Bucher Jaeger, Paris-Lisbonne



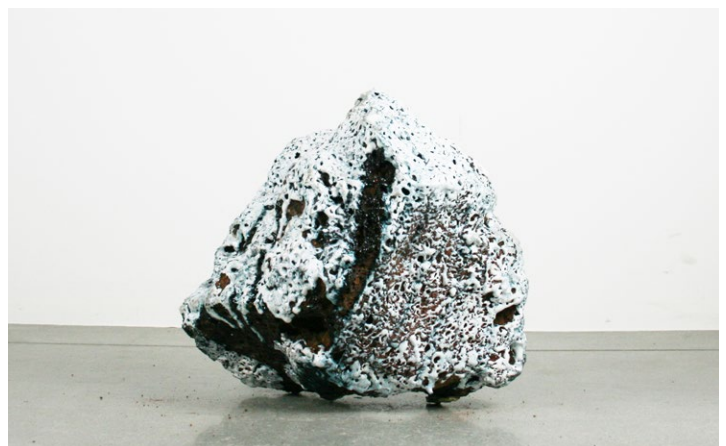
Vue d'exposition *Life Lines*, 2016, Galerie Jeanne Bucher Jaeger, Marais, Paris © Hervé Abbadié, Courtesy Jeanne Bucher Jaeger, Paris-Lisbonne

Évocatrices des anciennes tablettes d'écriture, les sculptures en pulpe de papier laissent entrevoir les empreintes de leur temps, nous plongeant dans l'univers fractal de la nature, ou évoquant l'architecture majestueuse des palais islamiques ; sans oublier leurs riches textures et couleurs de pierre que Zarina exprimait à travers les innombrables variétés et mélanges de pigments terracotta, ivoire, rose de Sienne ou encore charbon de bois, graphite et ocre. Parchemin mémoriel, l'œuvre de Zarina est l'expression d'un atlas personnel, de voies multiples et vastes à travers continents et civilisations. Si son travail tend vers le minimalisme, son austérité est tempérée par sa texture et sa matérialité. Son art est une chronique poignante de sa vie et les thèmes récurrents sont la maison, le déplacement, les frontières, le voyage et la mémoire.

Figure emblématique de l'Asie du Sud, Zarina a été exposée par les plus importantes institutions, et soutenue par la galerie Jeanne Bucher Jaeger depuis 2008 à travers des expositions personnelles, collectives et des prêts à des musées internationaux majeurs. Elle fut l'une des quatre artistes à représenter le Pavillon Indien à la 54^{ème} Biennale de Venise en 2011. En 2012-2013, le Hammer Museum de Los Angeles, puis le Guggenheim de New-York et l'Art Institute de Chicago lui consacrèrent la rétrospective *Zarina: Paper Like Skin*. Ses œuvres font aujourd'hui partie des collections du Hammer Museum, du San Francisco Museum of Modern Art, du Whitney Museum of American Art, du MET et du MoMA à New-York, de la Menil Collection à Houston, du Victoria and Albert Museum et de la Tate Modern à Londres, de la Bibliothèque Nationale et du Centre Pompidou à Paris, du LaM à Villeneuve d'Ascq... En 2016, la galerie lui consacrait une nouvelle exposition, *Life Lines*, l'ultime avant son décès en 2020. Son œuvre demeure un témoignage sensible, immanent et transcendant de sa vie, elle disait de la mémoire qu'elle « est la seule possession que nous ayons qui demeure à travers le temps. » Ses dernières œuvres intègrent des cosmos réalisés à la feuille d'or dans une sorte d'apaisement, comme si son ultime voyage l'emmenait vers une maison universelle. Du 25 septembre 2024 au 20 janvier 2025, une oeuvre de Zarina a été présentée dans l'expositions *EXILS – Regards d'artistes* au Louvre Lens.



Vue de l'exposition *Zarina: Paper Like Skin*, 2013, Guggenheim, New York © David M.Herald, Solomon R. Guggenheim Foundation



Travels with Rani, 2008
Gravure, 61 x 50,8 cm, cadre : 65,51 x 110 cm
© Jean-Louis Losi, Courtesy Jeanne Bucher Jaeger, Paris-Lisbonne

ANTONELLA ZAZZERA

1976



Trama 16G23, 2023
Fil de cuivre, 57 x 63 x 18 cm
© Jean-Louis Losi, Courtesy Jeanne Bucher Jaeger, Paris-Lisbonne

Branches III/A, 2024
Fil de cuivre, 70 x 52 cm
© Jean-Louis Losi, Courtesy Jeanne Bucher Jaeger, Paris-Lisbonne

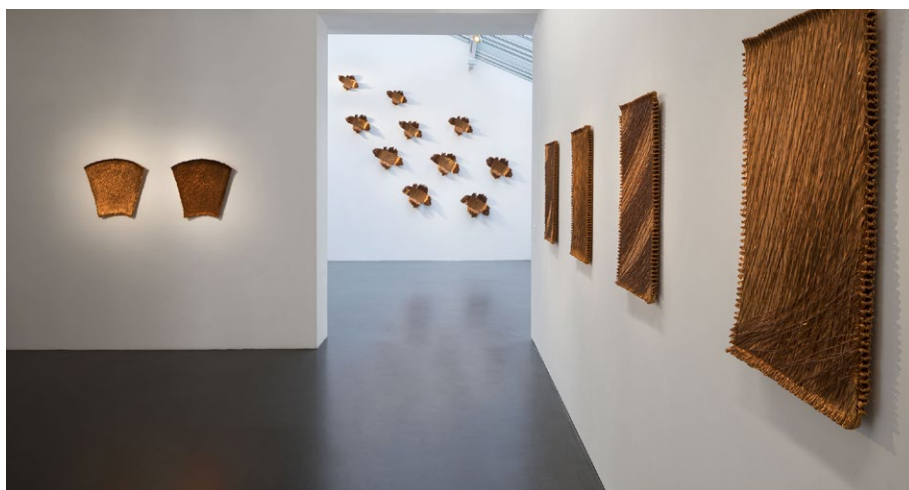
Diplômée en 1999 de l'Académie des Beaux-Arts de Pérouse, Antonella Zazzera s'est très tôt passionnée pour le clair-obscur et sa capacité à modeler les formes à travers la lumière, que ce soit en peinture, photographie ou sculpture. Ses recherches l'amènent à s'intéresser au pouvoir du signe et de la trace, le *Segnotraccia* (Signes-Traces). Plus que tout autre matériau, la lumière est à l'origine de sa sculpture qu'elle réalise en « pensant à la peinture et à ses innombrables timbres » dont elle trouve toutes les tonalités dans le cuivre. Antonella Zazzera a participé à de nombreuses expositions collectives en Europe, au Japon, en Chine, en Israël, aux Etats-Unis. En 2005, elle remporte le 1er prix de la jeune sculpture italienne décerné par l'Académie Nationale de San Luca à Rome. En 2016, elle reçoit le Prix Arnaldo Pomodoro, après Loris Cecchini, Laura Renna et Claire Morgan. En 2019, la galerie lui consacrait une nouvelle exposition personnelle *LUMINESCENCES*, en écho à l'exposition *TISSAGE TRESSAGE* au sein de laquelle la Fondation Villa Datriis présentait une œuvre de l'artiste, qui rejoint ensuite la collection de la Fondation. Une monographie de l'artiste intitulée *Antonella Zazzera. Armoniche tensioni* est publiée en 2023 (éd. Federico Sardella), avec des essais d'Arnaldo Pomodoro, Federico Sardella, Antonella Cattani, Peter Frey et Véronique Jaeger.

Du 30 mars au 29 juin 2025, Antonella Zazzera est présentée dans l'exposition *METALLICA. Sculpture en Italie 1947-2025* au Palazzo Vitelli a Sant'Egidio, palais de Città di Castello dans la province de Pérouse en Ombrie.

Cette exposition réalisée en collaboration avec la Fondation Palazzo Albizzini Collezione Burri revient sur 80 ans de sculpture en Italie, avec des artistes majeurs comme Fontana, Pomodoro, De Chirico, Kounellis... Du 19 avril au 14 décembre 2025, elle sera également présentée dans l'exposition de groupe *Mille et une vies* à l'Espace Monte-Cristo.



Antonella Zazzera dans son atelier, Italie © M. Mulas, Courtesy Jeanne Bucher Jaeger, Paris-Lisbonne



Vue d'exposition *LUMINESCENCES*, Antonella Zazzera, 2019, Galerie Jeanne Bucher Jaeger, Marais, Paris © Hervé Abbadie, Courtesy Jeanne Bucher Jaeger, Paris-Lisbonne



Atelier d'Antonella Zazzera, Italie © Droits réservés, Courtesy Jeanne Bucher Jaeger, Paris-Lisbonne



Antonella Zazzera © Droits réservés, Courtesy Jeanne Bucher Jaeger, Paris-Lisbonne

Il faut avoir vu Antonella Zazzera œuvrer quotidiennement, au cœur de son Ombrie natale dans la ferme de ses grands-parents, pour comprendre combien la Nature est source de création. (...). Ses jeux avec la lumière, Antonella les situe dès l'enfance, lors de bains prolongés en plein air, chauffés au soleil, alors qu'elle dessine à la surface de l'eau les contours de formes évoluant constamment au gré de ses mouvements ou encore, qu'elle observe son grand-père tresser des paniers de brindilles ramassées tout-juste à-même le sol. C'est ainsi que débutent ses Mères Matrices, premières œuvres où le Signetrace est gravé dans le gesso, où l'artiste fait corps avec sa matière artistique afin qu'Être et Création soient à l'unisson. Puis viennent ses expérimentations de nouveaux matériaux, la vétronite, un composte de tissu de verre mélangé à de la résine, qu'elle va gratter et graver afin d'y faire pénétrer la lumière, par réflexions et réfractions ; ce sont bien ces formes pures générées par la lumière qui vont, plus tard, se matérialiser en fils de cuivre guidés dans ses séries les plus variées : Armonico, Segnica, Ri-Trattica, Naturalia, Ovale, Quadro, Trame...

La palette lumineuse de ses fils de cuivre est infinie comme l'attestent ses bobines de fils, regroupées et accumulées sur le sol de son atelier, qui plongent l'observateur dans une écoute harmonique de l'instant et un clair-obscur permanent qu'elle lie à son admiration pour Caravaggio: tressant inlassablement ses verticales et horizontales reliés par des points de couture infimes, tels des gouttes d'eau ponctuant finement l'ensemble, la palette de ses trames est d'une tonalité extraordinaire; du vert le plus joyeux au cuivre le plus sombre en passant par l'acajou ou l'auburn, la vibration du fond, par couches superposées tout en trames et en nuances, met la forme en mouvement, tantôt de façon ondulatoire tantôt de façon vibratoire. (...)

Véronique Jaeger



Vue de l'exposition TISSAGE TRESSAGE, 2018, Fondation Villa Datris, L'Isle-sur-la-Sorgue, France © Droits réservés, Courtesy Jeanne Bucher Jaeger, Paris-Lisbonne

JEANNE BUCHER JAEGER



Fermín Aguayo / Guillaume Barth / Michael Biberstein / Bissière / Miguel Branco / Jean Dubuffet / Max Ernst / Gérard Fromanger / Alberto Giacometti / Antoine Grumbach / Asger Jorn / Dani Karavan / Evi Keller / André Lansky / Henri Laurens / Louis Le Brocq / André Masson / Rui Moreira / Wilfrid Moser / Jean-Paul Philippe / Arthur-Luiz Piza / Paul Rebeyrolle / Hans Reichel / Hanns Schimansky / Susumu Shingu / Nicolas de Staël / Árpád Szenes / Mark Tobey / Joaquín Torres-García / Maria Ana Vasco Costa / Maria Helena Vieira da Silva / Yang Jiechang / Zarina / Antonella Zazzera

Facebook : Galerie Jeanne Bucher Jaeger - Instagram : galeriejeannebucherjaeger - Twitter : jbucherjaeger

5, rue de Saintonge 75003 Paris - T. +33 (0)1 42 72 60 42 - info@jeannebucherjaeger.com - www.jeannebucherjaeger.com
Rua Victor Cordon, no.21, Santa Maria Maior - 1200 - 482 Lisbonne - Portugal (sur rendez-vous)